

JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

..... Profit nostris in montibus ortum!
Enéide, liv. IX.

J U I N 1781.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.



*Lettres d'un voyageur Anglais, &c. par M. MOORE.
(Dernier extrait.)*

ARM^A virumque cano... C'est d'un grand homme que je parlerai, & c'en est assez pour que cet article soit intéressant. Pour attacher nos lecteurs en les entretenant de FREDERIC, ni M. Moore, ni moi, nous n'avons aucun besoin de talens : les moindres détails sont précieux, les moindres particularités plaisent dès qu'elles concernent ce héros ; rien n'est petit de tout ce qui a rapport à lui. Qui n'aimerait, comme notre voyageur, « à être près de lui, à l'entendre parler, à observer ses mouvemens, ses attitudes, ses actions même les plus indifférentes ? » L'apparition d'un nouvel astre n'attire pas plus les regards de l'astronome, que ce phénomène politique & moral n'attire ceux de l'observateur & du vulgaire... C'est en effet un nouvel astre qui a paru dans le firmament politique. Qu'était la Prusse ? Un petit état,

A ij

un royaume titulaire, une puissance du second ordre; Frédéric a régné, & Berlin est la rivale de Vienne.

L'éclat de la gloire d'un grand homme se répand sur tout ce qui l'environne. Vous ne verriez point, sans une secrète vénération, le laurier qui ombrage le tombeau de Virgile, le pinceau dont se servit Raphaël, l'armure antique d'un guerrier renommé : de même, en voyant les lieux qui sont sous la domination du roi, en voyant la petite ville de Brandebourg s'élever au milieu des sables stériles, il est naturel que l'imagination du voyageur soit déjà frappée du souvenir glorieux des combats & des victoires du souverain de cet état, jadis si peu considérable & compté presque pour rien. Aujourd'hui quel redoutable marquis, quel imposant électeur que celui de Brandebourg !

Mais il fierait bien mal à un petit journaliste ignoré de vouloir célébrer les héros. Laissons ce soin à la renommée & à l'histoire, & bornons-nous à rassembler ici ce que M. Moore nous dira de plus intéressant.

En parcourant les états du roi, l'on est d'abord frappé d'y trouver tout préparé pour la guerre, la discipline militaire observée avec toute l'exactitude imaginable dans les villes de garnison, l'ordre & la règle la plus sévère par-tout. Il n'y a pas plus de régularité dans un couvent.

Voulez-vous assister aux revues, être présenté au roi ? c'est au roi lui-même qu'il faut écrire, & c'est le

roi lui-même qui vous répond. Il n'est pas un de ses sujets qui ne puisse ainsi s'adresser directement à lui. Mais personne aussi ne peut lui faire aucune demande que par lettres : ceux même qui le voient tous les jours n'obtiennent rien sans présenter requête. Tout se traite par écrit. Sage méthode qui , établie dans toutes les cours , préviendrait sans contredit bien des libéralités inconsidérées. Ce qui se traite par écrit se fait toujours avec plus de réflexion ; l'influence du moment & des circonstances est beaucoup moindre ; la raison pèse & choisit plus librement.

Notre voyageur arriva dans le tems des revues , & ce fut pour lui le spectacle le plus brillant , le plus étonnant , un spectacle unique , avec lequel ses yeux ne pouvaient se familiariser , dont ils ne pouvaient se lasser. La justesse , la précision , la vélocité de tous les mouvemens ; une cavalerie qui exécute avec aisance les manœuvres les plus difficiles , qui charge en corps au grand galop en gardant exactement tous ses rangs ; une armée entière qui se meut avec autant de facilité qu'un seul corps , parce qu'un seul génie , & un génie vaste & infatigable l'anime : on comprend à peu près quelle impression de surprise & d'admiration tout cela fait sur l'ame.

Lorsque la réflexion succède à cet éblouissement , & qu'on vient à se demander compte des étranges ressorts qui font jouer cette machine si compliquée , on trouve que sa perfection résulte de l'automatisme

des foldats. En Pruffe , plus encore que par-tout ailleurs , ils ne font que

Des automates bleus à la file rangés ;

mais quel Vaucanfon que celui qui les fait mouvoir !
& comme il fait en tirer parti !

Tout contribue à faire du foldat Pruffien un véritable automate ; & ce n'est pas un mal. S'il l'était moins , il ferait moins bien tout ce qu'il a à faire , & il fe trouverait fort à plaindre. « Se tenir ferme & immobile , marcher la tête bien droite , tourner à droite & à gauche , charger & décharger fon fusil , » voilà la grande affaire ici bas : il eft bon qu'il ne voie rien au-deffus de ce métier , qu'il foit fier de le bien faire , qu'en un mot il fe renferme dans fon état.

Il ferait bien difficile que fes idées fortiffent de cette fphère étroite , où tout fe ramène & fe captive. Sans cefle des exercices & des revues qui le tiennent en haleine ; le tems qui lui refte eft employé en grande partie à nettoyer fon fusil , à maintenir en bon état fes culottes , fes guêtres , fon habit ; à peine quelques momens de liberté : comment un tel être ferait-il autre chofe que foldat , fergent , major , lieutenant ? Auffi rien ne refemble-t-il moins à un officier François qu'un officier Pruffien : celui-ci n'eft , & ne veut être , & ne faurait être que militaire ; il n'eft ni gai , ni vif , ni petit-maitre , ni beau parleur : il n'a pas eu le tems de fe former à tout cela.

La discipline à laquelle on assujettit impitoyablement tous ces héros , suppose leur automatisme. Une baguette glisse-t-elle par malheur entre les doigts ? n'est-elle pas rentrée aussi promptement que les autres ? la canne frappe sans pitié. Le vent emporte-t-il le chapeau d'un cavalier qui galope ? il est puni. Un hussard tombe de cheval & se blesse : on le porte à l'hôpital , on le guérit ; & dès qu'il est rétabli , on châtie ce mal-adroit d'avoir couru risque de se rompre le cou. Cela semble dur , & le roi n'est pas dur : mais c'est ainsi que se forment ces armées aguerries , intrépides , invincibles , à l'effort desquelles rien ne résiste.

Voir descendre le roi dans tous ces détails qui semblent si propres à rétrécir l'esprit ; penser que depuis trente ans sa persévérance à cet égard ne s'est point relâchée , qu'il a toujours la même exactitude & la même ardeur ; se souvenir en même tems que celui qui fait descendre dans tous ces détails avec cette persévérance sans exemple , est un héros , un génie supérieur , qui voit tout en grand : il y a là de quoi surprendre & confondre. Jusqu'ici l'on croyait presque que le privilège d'embrasser d'un coup - d'œil l'ensemble , sans négliger les détails , était réservé à l'Intelligence suprême.

Un matin , M. Moore en se promenant voit de loin quelques soldats qu'on exerce : un officier à cheval les commandait , courait continuellement de côté &

d'autre pour les châtier ou les instruire. Le voyageur s'approche : quelle surprise ! c'était le roi. Il se trouve ainsi où on le chercherait le moins , & jamais la plus petite troupe qui fait ses exercices les plus ordinaires ne fait s'il n'y assistera point.

Je ne m'étendrai pas sur les moyens par lesquels ce monarque vient à bout d'avoir sur pied une armée innombrable , toujours prête à marcher au premier signal , sans que cela soit à charge à ses sujets ; sur l'impossibilité presque absolue où sont ses soldats de désertter , &c. C'est assez parler de guerre. Je rapporterai seulement encore une réflexion , bien sentée à mon gré , du voyageur Anglais sur l'attaque hasardeuse & désespérée de Collins : « Les censeurs se sont fort récriés contre cette action , qui aurait été élevée jusqu'aux nues , si elle avait été couronnée par le succès. Si Annibal avait été battu à Cannes , il est à présumer que les historiens de son tems n'auraient pas manqué de trouver de bonnes raisons pour démontrer qu'il n'aurait jamais dû livrer cette bataille. . . . » Qui de nous , en effet , ne juge par l'événement ? M. Moore a donc raison de terminer sa lettre par ce vœu en faveur de son ami : « Je vous souhaite beaucoup de succès dans toutes vos entreprises , afin que vous ne perdiez pas la réputation de prudence que vous avez acquise. »

Mais considérons Frédéric sous un autre point de vue , & parlons de l'homme après avoir parlé du favori de Mars.

Simplicité par - tout ; voilà ce qui se fait le plus remarquer. Le prince de Prusse vivant sans magnificence ; son fils , âgé de six ou sept ans , assistant aux revues avec son gouverneur , à pied , sans aucune suite , confondu sans distinction dans la foule ; le roi lui-même vêtu simplement & presque toujours de même , habit de drap bleu , doublure & revers rouges , veste & culotte jaune tachées de tabac d'Espagne , bottes mal étirées , cheveux négligemment arrangés & inégalement poudrés. . . Qu'annonce tout cela , lecteur , à votre avis ?

Et la garde-robe du roi , voulez-vous que nous la visitions avec M. Moore ? Elle est curieuse à voir. « Elle consistait en deux juste-au-corps bleus , doublés de rouge , l'un desquels était un peu déchiré ; en deux vestes jaunes , dont les devants étaient tachés & couverts de tabac d'Espagne ; en trois paires de culottes jaunes , & en un habit complet de velours bleu brodé en argent , qu'il ne met que dans les grandes occasions. . . . Ce dernier avait près de dix ans , & était encore tout aussi bon que neuf. Il est sûr , ajoute le voyageur , que si les tignes le ménagent autant que le roi l'a ménagé jusqu'ici , il durera aussi long - tems que Mathusalem. »

Les bâtimens sont cependant magnifiques. Et notez que l'appartement du palais le plus superbe , c'est le cabinet d'étude , dont tous les ornemens sont d'argent massif.

On trouvera ici , sur la personne & la vie privée du roi , quelques détails intéressans. J'aime à savoir , par exemple , qu'il passe tous les jours à peu près de la même manière ; que l'emploi de chaque heure est déterminé à l'avance : cette distribution méthodique des momens de la journée semble l'allonger. J'aime à savoir que le roi a une physionomie expressive & parlante , que dans la conversation tous ses traits s'animent du feu de son ame ; en sorte qu'en cela du moins les plus ressemblans de ses portraits sont nécessairement infidèles : ils ne sauraient rendre cette expression , cette vie qui , se répandant tout-à-coup sur le visage , semble en changer tous les traits , & qui embellirait la laideur même. J'aime à savoir que l'heure des repas est pour le roi une heure de délassement , où il voudrait que la gaieté simple & constante régnât librement autour de sa table , & que chacun de ses convives fût aussi à son aise que s'il était son égal . . . ce qui pourtant me paraît impossible , & me rappelle ces beaux vers de Silius Italicus sur Annibal.

*Fallit te, mēsas inter quod credis inermem.
Tot bellis quęsita viro, tot cadibus, armat
Majestas aternā ducem. (a)*

-(a) Tu te trompes , si tu crois le trouver désarmé au milieu des festins. Par-tout , la majesté dont il est revêtu , acquise par tant de travaux guerriers & de victoires sanglantes , environne le héros : c'est comme une armure qu'il ne peut déposer.

C'est le malheur des rois : souvent ils aspirent en vain à redescendre.

J'aime à savoir encore que le roi parle beaucoup, qu'il a conservé dans un âge avancé toute la vivacité, toute l'activité de son esprit, qu'il assiste rarement aux fêtes de la cour, auxquelles il préfère le plaisir plus utile d'une lecture ou d'une conversation agréable. Toutes ces choses que je rapporterais avec intérêt d'un particulier, je suis bien aise d'avoir à les dire d'un grand monarque : elles donneront peut-être plus à penser.

Parlerons-nous aussi des talens du roi ? Vous savez qu'il est le plus habile joueur de flûte, aussi bien que le plus grand général du monde : vous savez qu'à Rosbach, en attendant le moment de donner le signal, en laissant tranquillement les ennemis s'avancer jusqu'ou il les voulait, il s'amusait, pour ne point perdre de tems, à jouer dans sa tente un air de flûte ; ce qui vaut bien le profond sommeil de l'ancien Alexandre la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles. Mais savez-vous qu'il n'est point connaisseur en peinture, qu'il ne daigne pas se piquer de l'être, qu'il préfère sans façon, au grand scandale des amateurs, un tableau qui lui plaît à un tableau renommé, fût-il du Guide, du Corrège, ou de Raphaël. Vous me demanderez si c'est un mérite ? Je crois que c'en est un. Se connaître en tableaux est un mérite ; avouer & suivre son goût, quand on ne s'y connaît pas, n'en serait-il point un plus grand encore ?

Je dois citer encore quelques traits du roi , propres à faire connaître son ame , & à établir sa réputation de bonté. Bien des gens ne veulent pas croire à cette bonté , je le fais. Mais après tout , est-ce aux Saxons , aux habitans de Dresde , que nous nous en rapporterions sur ce sujet ? Ceux qui n'ont vu Jupiter que lançant la foudre , ne célébreront pas sa clémence. N'est-il pas plus juste de s'en remettre au témoignage de ceux qui l'approchent & qui vivent avec lui ? Une épouse pour laquelle il a toujours eu tous les égards imaginables , une sœur tendrement chérie , aux yeux de laquelle il est le meilleur des hommes ; l'affabilité avec laquelle il parle à tous ses officiers , l'assurance avec laquelle ils se présentent devant leur maître : tout cela forme un préjugé bien légitime en faveur de sa bonté. On parle à Berlin avec la plus grande liberté de la conduite du roi , du gouvernement ; & le roi le souffre. Il réside à Sans-Souci , & il y est sans garde ; & il n'y a jamais pendant la nuit plus de dix ou douze personnes dans la maison où il couche : tant de confiance ne va guère sans beaucoup de bonté. Aucune faute de ses généraux n'a été punie de mort. Mais j'avais promis de raconter , & je raisonne : le lecteur perdrait trop au change.

Le roi eut , il y a quelques années , une entrevue avec l'empereur ; tous les jours ils dînaient ensemble. Le général Laudon , qui dans l'avant-dernière guerre inquiéta si fort le roi , se trouvant à la suite de l'em-

peretur , voulait se placer au bas de la table : « Venez , je vous en prie , monsieur Laudon , lui cria le roi qui était au haut , placez-vous ici : j'aime infiniment mieux vous avoir à côté que vis-à-vis de moi. » N'aimez-vous pas ce mot ? Ne savez-vous y voir que de l'esprit ? Me tromperai-je en y admirant sur-tout la noblesse & la bonté d'un grand caractère ?

Voici un autre trait plus beau , plus caractéristique encore. Le roi voyait exercer le régiment d'un de ses généraux qui aime beaucoup le monde , la compagnie & le jeu : il crut remarquer que ce régiment n'était pas exactement aligné , & en fit des reproches au général , en ajoutant avec humeur : « Cela n'est pas surprenant ; vous passez votre vie à jouer ! » Le général , piqué de ce reproche , crie *halte* ; & le régiment s'étant arrêté à l'instant , il se tourne vers le roi , & lui dit : « Il n'est pas ici question de cartes , Sire ; mais ayez la bonté de regarder si ce régiment n'est pas aligné... » Il l'était. Le roi ne repliqua rien ; il passa d'un air mécontent , non de l'officier , mais de lui-même. Avec quel autre souverain aurait-on impunément raison sur ce ton-là ? Louis XIV souffrait que Montausier lui parlât ainsi brusquement ; & quand ce ne ferait que pour cela seul , je trouverais qu'il a mérité le surnom de Grand , que notre petite philosophie s'avise aujourd'hui fort mal-à-propos de lui contester : car certainement il avait une grande ame , & il a fait de grandes choses.

Un mot du conte de Nesselrode mérite bien de trouver place ici. « C'est dans l'adversité qu'il brille : lorsqu'il est bien comprimé , il a un ressort irrésistible. » C'est exprimer heureusement ce que j'appellerais volontiers l'élasticité des âmes fortes.

Pour voir le roi par-tout , suivons-le au spectacle. Lorsque M. Moore fut à Berlin , le célèbre Le Kain y joua devant Sa Majesté. Le roi préfère la tragédie à la comédie , & Œdipe à toutes les autres tragédies : on joua donc Œdipe. Cette piece n'est pas du goût du voyageur : il la trouve horrible , dégoûtante , & le système de l'inévitable fatalité le révolte. Ne discutons pas ici ce point de critique : il vaut mieux rapporter une remarque assez singulière de notre *Observateur Anglais à Berlin*.

Voltaire dans son Œdipe paraît avoir travaillé avec complaisance une tirade contre les prêtres , que son antipathie lui faisait retrouver par - tout , & qu'il a souvent attaqués dans ses tragédies comme ailleurs. Le morceau en question est terminé par ces vers sentencieux :

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Le monarque qu'on accuse , ou qu'on loue , chacun selon sa foi , de ne pas trop aimer les prêtres , paraissait entendre ces vers avec une satisfaction particulière. Mais au bout du compte , dit le voyageur , à qui reste

l'avantage de cette pièce ? Aux prêtres : elle est un poème à leur honneur. Œdipe déclame de beaux vers contr'eux , & il se trouve à la fin qu'ils avaient raison... *C'est tout comme ici* , diront les amis des prêtres... Et le poète « a été forcé par son sujet , dit plaisamment M. Moore , à l'exemple de Balaam fils de Barak , à bénir ceux qu'il se proposait de maudire. »

Je voulais vous parler encore des belles qualités du prince royal , de sa franchise , de sa probité , de sa bonté , de son aimable affabilité. Je voulais vous parler des mœurs commodes de Berlin , où les maris & les femmes s'arrangent chacun de leur côté , si publiquement que c'est à l'amie & non pas à la femme qu'on adresse les complimens de condoléance ou de félicitation au sujet du mari , tandis que la femme de son côté a pour amant le mari d'une autre femme. Je voulais vous parler de Potsdam , dont les maisons belles & bien bâties , élevées par ordre du roi & à ses frais , attendent encore des habitans.

Mais après avoir parlé de Frédéric , il ne faut plus parler de rien.

C.



De la vérité , ou les mysteres du christianisme approfondis radicalement & reconnus physiquement vrais.
Nouvelle édition , 2 vol. in-8°. Amsterdam , 1781.

L'ÉPIGRAPHE singulière mise en tête de cet ouvrage bizarre , en pourrait seule donner une idée. La voici. « Le nom de la vérité déclarera sur chaque feuillet de ce livre qu'elle seule en a dicté le contenu à celui qui la met au jour. Il devait ce tribut à sa gloire. » L'ordre que demandait cet ouvrage a nécessité sa division en deux parties.

La première développe l'histoire générale du monde , base des saints livres qui constituent l'ancien Testament des chrétiens.

« La seconde éclaircit les trois grands mysteres , ainsi que les quatre évangiles de Jésus , base de nos sept sacremens , de tous nos dogmes théologiques , & de toutes les cérémonies de notre loi nouvelle. »

Tout est extravagant dans cet ouvrage , le fond & la forme. C'est un galimathias éternel , que l'auteur n'a sûrement pas compris lui-même. Voyez le commencement du discours préliminaire adressé à tous les théologiens des communions diverses du christianisme. « Messieurs. Soupçonner , dit cet apôtre d'Hermès , soupçonner des hommes de mérite & d'érudition tels que je vous crois tous , d'avoir voulu cesser d'être raisonnables

sonnables. pour devenir docteurs en théologie , ce ferait vous faire le plus insigne affront. Mais n'ayant pu parvenir à ce doctorat qu'en soutenant avec une grave inconfidération des theses antiphysiques , comment y avez-vous souscrit sans le moindre raisonnement ? ... Le fort de mon entreprise est de déraciner vos préjugés d'école , & de faire disparaître du sein du christianisme la secte aussi ignorante qu'audacieuse des incrédules. »

Il est aisé de reconnaître à ce style grotesque un sectateur de la science occulte d'Hermès. On ne conçoit pas qu'il en existe encore au milieu d'un siècle éclairé : comme si le ciel voulait humilier l'orgueil humain , en produisant un Albinos à côté d'un Voltaire , un Adeptes à côté d'un Montesquieu.

Ce défenseur de la science hermétique commence par vouloir prouver que jusqu'à présent on n'a rien entendu aux Ecritures saintes, pas même dans les écoles de théologie , & l'on ne devinerait jamais la raison qu'il en donne ; c'est que , suivant l'étymologie du mot grec *skofé* , les écoles n'ont toujours été qu'un *badinage* , qu'un lieu où l'on enseignait des *contre-vérités*. Aussi l'auteur badine-t-il avec les *facétieux* , les *amusans* théologiens.

Ce bizarre écrivain croit & enseigne fermement que toute l'histoire de l'antiquité n'est qu'un voile mystérieux jeté sur les vérités éternelles de la nature , que les Egyptiens y furent le peuple le plus versé ,

Juin 1781.

B

que Moÿse , élevé parmi eux , pénétra dans leur arcanes , & qu'il fit à leur modele sa *Genese* , laquelle est la science de l'univers enseignée cabalistiquement. Mais il substitua pour son allégorie , aux déités les plus fameuses de l'antique religion d'Hermès , un voile tout neuf , tissu avec un fil historique représentant des personnages humains.

Veut-on savoir ce qu'est cette science cabalistique ? Le voici en deux mots : elle consiste à connaître l'expresse signification de tous les mots radicaux. La première lettre des mots radicaux représentait sur-tout la principale idée de l'auteur de la lettre , & en connaissant la valeur de chaque lettre , lorsque le nom d'une plante était donné , par la valeur des lettres on connaissait l'usage & les propriétés de la plante. Or , suivant l'auteur , on ne peut apprendre les secrets des philosophes qu'en décomposant ainsi les mots mystiques. Tel est le but de la si fameuse science de la cabale. Il y en avait deux , la grande & la petite : l'une disséquait les mots par lettres , l'autre par syllabes. J'en donne un exemple tiré de cet auteur même. Il trouve , par exemple , dans *Osiris* la définition de la terre qui , suivant lui , est le principe de l'univers , & le grenier du genre humain. Décomposez - le ainsi , *o-fir-is*. *O* , figure d'un globe , signifie la tere ; *firus* , grenier ; *isos æqualis* : mot à mot , *terra firus æqualis*.

C'est ainsi qu'en décomposant tous les mots , il trouve dans *Mercur* ou le mercredi l'eau principe ,

dans *Adam* tous les hommes, dans le *Tigre* qui arrosait le jardin d'Eden, l'élément terre, pere des vivans. « Car dans la langue cabalistique, *i* est le caractère de la vie, *i* signifie l'existence, dont *ii*, mot composé qui signifie l'existence des mortels. »

Avec une clef aussi arbitraire, il n'est rien qu'on ne trouve dans les livres, & je ne doute point qu'avec une grande dose de jugement faux, d'entêtement & de ridicule, on trouverait tout aussi bien dans Virgile l'évangile, ou un dictionnaire de chymie,

Ce qu'il y a de plaisant, c'est de voir ce fou cabalistique se moquer des fous alchymistes. Aussi la secte infortunée de certains chymistes excite la pitié de l'enfant d'Hermès. « Ma commisération, dit-il, pour tous ceux que des allégories chymiques peuvent abuser, ne se bornera pas à leur faire connaître le seul mercure avec lequel on puisse projeter & multiplier l'or de vie; je les préviens qu'en dévoilant nos mystères évangéliques, j'aurai occasion de leur faire mieux comprendre la chymie postiche des philosophes, &c. » En lisant ce savant sarrage, on est tenté de s'écrier :

O doctum caput ! sed cerebrum non habet.



Les Dangers de la calomnie , ou Mémoires de Fanny Spingler. Histoire anglaise ; par madame BECCARY. Neuchatel , chez la Société Typographique , 1781.

QUOIQUEL y ait dans ce roman beaucoup moins de ce qu'on appelle *esprit* , que dans l'histoire d'Alexis Goodman , dont j'ai eu occasion de parler , il m'a plu beaucoup davantage.

On faisait autrefois des romans ; le goût en a passé : on nous donne en échange des contes moraux , des contes philosophiques , & l'on se croit fort au-dessus des romanciers. Il me semble qu'on se trompe , & que le genre des romans valait mieux.

Il est bien aisé d'avoir de l'esprit , quand on entasse en quelques pages le récit d'un grand nombre d'aventures , sur chacune desquelles on fait une épigramme. Mais ne faut-il point avoir bien plus réellement de l'esprit pour nouer & dénouer une intrigue attachante , imaginer , soutenir & développer lentement des caracteres ? Un roman , même médiocre , suppose toujours dans son auteur une connaissance assez étendue & assez réfléchie du cœur humain : je ne vois pas pourquoi ceux qui font leur grande affaire de son étude , affectent tant de mépris pour ce genre d'ouvrages. On ne lit point sans fruit un roman passable.

Je ne regrette pourtant pas, Cyrus & Clélie ; je conviens que Zadig est plus amusant que Cléveland. Tout ce que je veux dire, c'est que le dédain de nos beaux esprits pour les romans pourrait bien être injuste, ou du moins outré ; & si le lecteur veut bien y réfléchir, il trouvera que j'ai raison.

On peut encore envisager les romans sous un autre point de vue qui les rend bien dignes de l'attention des vrais philosophes : c'est qu'ils forment la morale des jeunes personnes ; ils contribuent souvent à les rendre plus ou moins tendres, plus ou moins dissipées, plus ou moins bonnes, plus ou moins affectées. . . Et si en général les femmes sont plus sensibles & plus compatissantes que nous, plus susceptibles d'attendrissement, d'enthousiasme & d'admiration, je ne pense pas que cela vienne uniquement de la nature ; je ne crains pas d'avancer que cet avantage qu'elles ont sur les hommes peut être attribué en partie à ce qu'elles lisent plus de romans. Il y a donc du profit à retirer de la lecture des romans. J'ai entendu des moralistes sévères, des prédicateurs & des vieillards condamner cette lecture comme très-dangereuse : mais jamais leur morale sèche & glacée n'enflammera le cœur d'amour pour le bien, ne l'ouvrira aux plus douces émotions de l'humanité, ne le précautionnera aussi bien contre le vice que les immortels romans de Richardson. . . O l'excellent livre qu'un bon roman ! . . . Précisément par cette raison, s'il y a des ouvrages qu'il faille sou-

mettre à la censure , ce sont les romans. Tel roman a fait plus de mal que le Système de la nature. Tel autre a fait plus de bien que tous les traités de morale & tous les sermons du monde à la fois.

Je sens combien toutes ces idées , que je vous présente ici confusément & à la hâte , auroient besoin d'être étendues , mises en ordre , développées. On en ferait deux feuilles du *Spectateur* , & elles en deviendraient plus intéressantes. Mais comme je fais un *Journal* , je crois devoir m'en tenir à cette ébauche informe. « Il valait donc mieux se taire , » dira quelqu'un . . . que de donner à penser aux lecteurs. Je ne l'aurais pas cru.

Quoi qu'il en soit , si j'étais censeur des romans nouveaux , j'aurais fort approuvé celui-ci. Ce n'est pas un des chefs-d'œuvres du génie. Je ne le placerais pas dans ma bibliothèque à côté de *Grandison* , de *Clarice* , de *Julie* & de *Werther*. Mais c'est un bon roman.

En voici l'analyse.

Fanny Spingler est une orpheline sans fortune. Sir Dorblac , homme bon & vertueux , l'a élevée avec soin dans la retraite , comme la sœur de ses enfans. Il en a deux : une fille qui est l'amie de Fanny ; un fils qui est son amant , mais qui , ayant aussi peu de fortune qu'elle , ne peut devenir son époux.

Sir George Malgarde , parent de la mère de Fanny , voit cette jeune personne avec intérêt , se charge de

son bonheur, & la conduit à Londres chez lui. Il est riche & bienfaisant ; il a une belle ame, un cœur sensible, mille qualités respectables. Mais le caractère de sa femme est tout opposé : c'est une femme dissipée, hautaine, n'aimant que le bruit, le tumulte, & ce qu'on appelle si mal-à-propos les plaisirs, de mauvaise humeur chez elle, indifférente pour son mari ; en un mot,

Et pour dire encore plus,

une femme du monde. Le peu d'empressement avec lequel elle reçoit son époux étonne Fanny ; l'accueil froid & dédaigneux qu'elle fait à cette jeune campagnarde l'intimide : elle ne fait que devenir. La voilà dans un nouveau monde, où tout l'attriste, & où elle déplaît. Son air sérieux & réservé y passe pour gaucherie, pruderie, pédanterie insupportable : elle n'est de rien ; on ne la trouve bonne à rien : point de gaieté, point de goût pour les amusemens ; que faire de cette maussade petite personne ?

Mifs Malgarde, digne fille de lady Malgarde, se familiarise un peu plus avec Fanny. Mais quand ? lorsqu'elle a besoin de raconter à quelqu'un ses plaisirs & ses succès, « la fête de la veille, le bon mot qu'elle a dit, les complimens qu'elle a reçus. . . » Pauvre Fanny ! quel changement ! & que de regrets !

Dorblac, jeune homme vif & impétueux, n'a pu voir sans douleur, sans reproches, le départ de son amante. Mais bientôt sir George lui procure une place ;

B iv

il va revoir celle qu'il aime ; il se livre avec enthousiasme au plaisir de penser qu'il va travailler à sa fortune ; qui lui sera précieuse , parce qu'elle le mettra en état de faire un fort à Fanny.

Dorblac réussit mieux dans le monde que Fanny. Il a cette gaieté , cette vivacité , cet esprit , dont on y fait tant de cas. Car tout n'est-il pas dit quand on fait si un homme est gai , de bonne humeur , *sociable* , comme on dit ? J'ai remarqué depuis long-tems que c'est presque toujours la première chose dont on s'informe ; & si quelquefois à cette grande question on en ajoute d'autres , on s'apperçoit , sans avoir besoin de beaucoup de pénétration , qu'elles intéressent moins que celle-là.

Que cette gaieté est en effet aimable & précieuse dans une petite société ! Elle en bannit l'ennui , elle prête à l'uniformité d'une vie retirée les agrémens de la variété , anime les conversations , embellit tout , & plaît à chacun. C'est un vrai trésor dans une famille.

Mais combien cet avantage est dangereux pour un jeune homme qui entre dans le monde ! Il ne plaira que trop ; il ne se formera que trop.

L'inexpérience de Fanny fait qu'elle s'applaudit des succès de Dorblac , dont elle ne prévoit pas les suites. Et quand elle commence à voir le changement qui se fait en lui , elle cherche à s'aveugler ; elle doute ; elle s'efforce de ne pas croire ce qu'elle voit.

Il faut bien enfin que malgré elle ses yeux s'ouvrent.

Dorblac n'est plus ce qu'il était ; il a pris cette malheureuse philosophie courante , si fort à la mode de nos jours , si propre à séduire l'esprit & à égarer le cœur , dont les progrès alarmans font l'opprobre de ce siècle. Dorblac rougirait de paraître enthousiaste ; il a trop d'esprit pour l'être : les doux noms d'amante & d'ami ne portent plus aucune émotion dans son cœur ; il se croit autorisé par sa jeunesse à jouir des plaisirs : l'âge de la réflexion viendra à son tour. Il faut que chacun jouisse à sa manière , & toutes choses ont leur saison : une sagesse précoce serait hors de la sienne. Il se met à philosopher sur le sentiment , & ne se rappelle qu'avec pitié le tems où il traitait l'amour en vrai héros de roman. Il a quitté ces vieilles maximes , ces préceptes sévères qui n'ont plus cours. Et qu'est-ce après tout que cette corruption dont on fait tant de bruit ? à qui nuit-elle ? quel si grand mal fait-elle ? Il y a peut-être moins de force dans les vertus : mais aussi les vices sont-ils sans vigueur , & la société ne s'en trouve que mieux : il n'y a plus de ces chocs violens entre de grands crimes & de grandes vertus qui bouleversaient tout. Les choses vont tout doucement leur train ; on se supporte les uns les autres , & tout est bien.

Ainsi raisonne le philosophe Dorblac , devenu l'amant & le prosélyte de lady Malgarde. Vous reconnaissez à ce langage le système de morale , contre lequel il serait à souhaiter qu'on pût trouver un sûr

préservatif. Arrêtons - nous un instant ici.

Vous connaissez *le Paysan perversi* : c'est un roman dans lequel il y a certainement d'excellentes choses, qui est plein de génie, quoique bizarre à bien des égards, & révoltant pour des lecteurs dont l'imagination est un peu délicate.

Je voudrais que l'auteur eût fait un autre usage de ses rares talens. Les paysans ne lisent guere : n'aurait-il donc pas mieux valu nous donner *le Jeune homme perversi* que *le Paysan perversi* ? Il me semble que ce serait le meilleur de tous les romans à faire. On montrerait par quels degrés cet enthousiasme romanesque de sentiment & de vertu cede la place à notre philosophie de société ; on s'efforcerait de bien marquer tous les degrés par lesquels s'opere ce changement. Et peut-être empêcherait-on beaucoup de jeunes gens de se laisser mener dans le précipice, si on leur apprenait à bien connaître tous les détours de la route par laquelle on les y conduit.

C'est une étrange invention que celle de la philosophie du siècle : de tous les pièges du vice, elle me paraît être le plus dangereux. Sous prétexte de nous rendre indulgens, elle nous réconcilie avec le mal en affaiblissant l'horreur qu'il nous inspire : sous prétexte de nous rendre raisonnables, elle nous rend presque indifférens pour le bien. C'est une sorte d'expérience prématurée, qui forme notre esprit aux dépens de notre cœur, qui vieillit notre ame avant le tems. Au

lieu de remonter aux principes invariables des devoirs , elle se fait une morale expérimentale , dont les maximes sont tirées de ce qui se fait le plus communément ; une morale superficielle , toute occupée à régler des formes , des dehors , des bienséances , à *navoyer la dehors de la coupe & du plat* ; une morale de pur calcul , qui combine , suppute , & n'échauffe jamais ; une morale ingénieuse & subtile , qui ne roule presque que sur des choses si fines & si délicates qu'on a besoin de toute sa sagacité pour les saisir une morale , en un mot , qu'on peut fort bien observer sans être homme de bien.

Les vieilles vertus ne nous convenaient plus ; elles étaient surannées. Nous en avons inventé de nouvelles qui conviennent mieux à la société telle qu'elle est aujourd'hui , & moyennant lesquelles nous trouvons le secret de nous passer des autres avec moins d'inconvénient. Ainsi , par exemple , l'épouse infidèle conserve pour vertu une prévenance attentive pour son mari.

Rien ne ressemblait moins à cette philosophie , dont la contagion s'étend chaque jour , que la philosophie ancienne. Le contraste est absolu.

Anciennement on n'était point philosophe sans un grain de singularité ; un philosophe ne se conduisait pas comme tout le monde ; sa morale était sévère ; il paraissait enthousiaste & romanesque ; on se moquait de lui. Combien cette sauvage philosophie s'est huma-

nifiée ! Nos philosophes sont des gens du monde ; des gens tout-à-fait sociables : ils sont de tous les plaisirs ; ils ne désapprouvent rien ; ils ne condamnent personne : leur morale est indulgente , aimable ; rien d'exagéré ni de romanesque : ils sont charmans !

Tout ce qui les distingue , c'est qu'ils sont plus instruits que les autres ; ils font les mêmes choses d'une manière plus raisonnée & plus systématique. . . Mais si je continue , on va m'accuser de contredire l'orgueilleuse misanthropie de Rousseau.

Cette crainte ne m'empêchera pas plus que lui de dire ce que je penserai. Et je répète que le principal but des romans doit être d'affermir , d'enraciner cette généreuse manière de penser qu'on traite de *romanesque* dans le monde , & de la défendre contre notre philosophie , puisque

Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions.

Qu'il n'y ait rien , s'il se peut , de romanesque dans notre conduite : mais si nos sentimens ne paraissent du tout point romanesques , qu'ils seront faibles ! C'est romanesquement qu'il faut être amant , ami , vertueux , ferme , désintéressé. Que signifie , en effet , ce mot de romanesque , sinon ce qui surpasse beaucoup à tous égards la portée des gens dont est composée la société ? Et qui voudrait n'être que comme eux ? Tout ce qui est grand , ne le trouvent-ils pas romanesque ?

Je blâmerai donc hautement les contes moraux de Marmontel : c'est une lecture agréable ; les pensées en sont fines & délicates , les images fraîches & gracieuses , le style fleuri . . . Mais rien n'est moins moral : au lieu de renforcer les sentimens , ils les affaiblissent ; ils semblent faits exprès pour rendre moins romanesque , pour éteindre le feu de l'enthousiasme , pour défabuser les hommes des douces illusions du sentiment . . . O qu'ils auraient bien mieux été intitulés *Contes philosophiques* ! Quelles leçons pour la jeunesse ! Ah ! s'il est vrai que ce soient celles de l'expérience , au moins ne les donnez pas avant le tems : ce serait contrarier la nature. Laissez au printemps l'éclat de ses fleurs : la triste automne ne vient-elle pas assez tôt ? Si elle est couronnée de fruits , de sombres brouillards en obscurcissent les jours. A chaque chose sa saison.

Je ne finirais point , si je voulais dire tout ce que je pense sur ce sujet. Revenons aux *Dangers de la calomnie*. Nous n'avons encore rien vu qui justifîât ce titre ; & la partie du roman qui le justifie n'est pas la plus intéressante à mon gré. La voici en quatre mots.

Lady Malgarde & sa fille calomnient l'attachement de sir George pour Fanny : elles persuadent à Dorblac que c'est une liaison criminelle , & que les bienfaits , la générosité , la tendresse du protecteur ne peuvent être que le prix de l'infamie de sa protégée. Innocent , Dorblac sans doute eût fermé avec indignation son cœur honnête à de si lâches soupçons : mais une ame

corrompue croit aisément au vice & à l'hypocrisie. Il est convaincu.

Fanny s'aperçoit trop tard de l'odieuse interprétation que la méchanceté donne à son innocente reconnaissance. Elle ne sait quel parti prendre. Elle n'ose révéler à son bienfaiteur cet infame mystère, de peur de troubler la paix de sa famille ; elle craindrait d'être ingrate en changeant de manière d'agir avec lui ; elle ne peut défabuser un amant aimé qui, sans avoir été fidèle, se croit en droit d'être jaloux. Dans cette embarrassante situation, sa tête se trouble, sa santé se dérange : larmes, cris de douleur, évanouissemens, désespoir, rien n'est oublié. La perte de sa réputation, & celle de son amant ; c'en est plus qu'il n'en faut pour accabler un cœur sensible.

Enfin Fanny s'enfuit, cherche à entrer en service, est présentée chez une dame qui la connaît. Nouvelles aventures : Dorblac commence à se trouver injuste, cherche Fanny, s'éclaircit avec elle, lui rend tout son amour.

Dénouement : tout s'arrange, & Dorblac épouse son amante, & sir George sert de père aux deux époux... Vous croyez tout fini ? ... Hélas ! non. A un bal masqué, la veille des noces, un masque vient ironiquement reprocher à Dorblac de n'avoir que les restes de sir George ; le jeune homme, impatient de cette insulte, court à la vengeance, se bat, est tué, & son épouse infortunée ne peut lui survivre.

Il me semble que cette intrigue aurait pu être mieux conduite & mieux dénouée. Il n'y a pas assez d'art, & elle est trop romanesque à mon gré : car autant j'aime les sentimens & les caracteres romanesques, autant j'ai de dégoût pour les intrigues & les événemens romanesques. Voyez la Nouvelle Héloïse, qui est à la fois le plus & le moins romanesque des romans.

Je ne ferai pas des observations de détail sur cet ouvrage. Mais n'est-il pas singulier qu'on ne lise plus presque aucun livre sans y trouver quelque nouveau mot de la création de l'auteur ? Celui-ci, par exemple, peut fournir au *Dictionnaire néologique* l'adjectif *arrachant* : un sentiment *arrachant* ; quoi de plus *arrachant* ? &c. On se contentait autrefois de l'épithète *déchirant*, dont il me paraissait qu'on n'était déjà que trop prodigue : car ces images exagérées me glaçant toujours. *Arrachant* est bien autre chose encore.

On juge mal pour l'ordinaire de ce qu'on vient d'écrire. Je crois cependant m'apercevoir que cet article est plus mal fait & plus mal écrit que la plupart des miens. Une réflexion à ce sujet.

Qui peut écrire toujours de même ? Milton, s'il m'en souvient, ne pouvait rien composer de passable depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe de printemps : son génie s'engourdissait & se réveillait avec la nature. On ne m'attribuera pas l'imbécille

présomption (a) de me comparer à lui. Mais on me permettra d'observer qu'il est équitable d'avoir quelque indulgence pour un journaliste qui écrit en toute saison :

*Omnia cum vernant & rident in agris,
Cum mens pratrepidans aet vagari.*

« Quand le printemps sourit de toutes parts dans les campagnes, & que l'ame impatiente brûle du desir d'y errer, . . . » est - ce alors qu'on peut écrire avec soin, trier des mots, limer des phrases, symétriser des périodes ? A chaque ligne la plume tombe des mains ; on ferait plus volontiers une églogue qu'un extrait ; & l'on aimerait mieux lire une églogue que de la faire . . . N'importe ; il faut remplir sa tâche . . . J'en conviens : mais ne faut-il pas avoir de l'indulgence pour celui qui la remplit de son mieux ? C.

(a) Qui fait ? Ceux qui me connaissent personnellement, s'ils me jugent présomptueux, auront toujours la pénétration de trouver de la présomption dans tout ce que je dirai. Depuis long - tems j'observe qu'on juge de l'ouvrage par l'auteur : on m'a cependant surpris quelquefois en me citant pour échantillon de mon amour - propre des phrases où je ne voyais que de la bon-hommie. Quoi que dise un homme qu'on prétend connaître, on veut absolument l'y retrouver . . . Cette note même, comme la présomption s'y fait sentir ! . . .



De

*De la littérature allemande , &c. A Neuchatel , de
l'imprimerie de Samuel Fauche , libraire du roi ,
1781.*

CETTE brochure est un des fruits du loisir du roi : on sait qu'il se délasse souvent à écrire ; & ce genre de délassement qui exerce encore l'esprit, qui ne coûte rien au peuple , est digne d'un grand monarque. . . . Me trouvera-t-on trop étrange , si je dis qu'il serait à désirer que tous les souverains s'amussent à composer des brochures ?

En général , la composition est un exercice utile pour tous les esprits. Sans vouloir que chacun se fasse auteur , j'aimerais assez que presque chacun composât. On s'accoutumerait par-là à mettre ses idées en ordre , à les tirer au clair , à les exprimer exactement. Si tous les princes & tous les grands seigneurs étaient *un peu écrivains* , je suis porté à croire que ce serait un bien , non pas , si vous voulez , pour la république des lettres , mais , ce qui vaut mieux , pour l'humanité.

Comment parler d'une brochure du roi dans un Journal *dédié au roi* ? L'éloge serait suspect de basse flatterie , & la critique impertinente. Un simple extrait mettra le lecteur en état de juger lui-même.

Au reste , le souverain descend de son trône & devient , quand il écrit , un simple citoyen de la république.
Juin 1781.

C

blique littéraire : il est permis alors de ne pas être en tout de son avis. Ce ne sont pas des loix qu'il dicte, mais des opinions qu'il propose ; & ce serait honorer bien mal un grand homme que de n'oser en rien s'écarter de ses idées. Sa gloire dépend-elle d'une brochure ?

Il se fonde lui-même sur ce que *les opinions sont libres* pour donner son avis sur la littérature allemande, & il déclare qu'il n'a *aucune prétention à l'infailibilité*. Nous ne nous ferons donc pas un devoir de penser à tous égards comme lui.

Ainsi, par exemple, nous n'applaudirons pas aux phrases suivantes. « N'en déplaise aux admirateurs de Montagne, ses écrits grossiers & dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui & du dégoût... Les abominables pièces de Shakespear, farces ridicules & dignes des sauvages du Canada. » Nous nous permettrons de témoigner quelque surprise de trouver le nom de Boursault entre ceux des Pascal, des Corneille, des Despréaux, de ces génies immortels, que l'auteur appelle avec justice *les véritables peres de la langue française*. Nous pourrions même relever l'inadvertance d'avoir mis au nombre des ouvrages à traduire *du latin* Epictète & Marc-Antonin.

Venons maintenant à l'analyse de l'ouvrage, où l'on trouve des conseils utiles, dont on peut profiter, non-seulement à Dresde & à Berlin, mais à Paris, & plus particulièrement encore dans notre Suisse, tant

Allemande que Française , où la bonne littérature & le goût ne font guère qu'à leur aurore. *Mot*

LES LETTRES en Allemagne sont dans un état d'imperfection très-sensible ; cela me paraît incontestable. Je ne crois pourtant pas cette imperfection toute-à-fait aussi grande qu'elle est représentée ici :

Il est vrai que le goût manque à presque toutes les productions des Allemands : mais le génie s'y fait sentir ; & l'on fait que le génie précède le goût , que le goût mûrit lentement les fruits du génie. On commence par copier la nature ; & dans ces premiers essais on imite presque au hasard les objets qu'elle présente : le tableau étonne souvent par son exactitude , par sa hardiesse , par sa grandeur ; mais ce n'est que longtemps après qu'on vient à peindre avec choix , avec délicatesse , avec goût. . . Dirai-je que les Graces sont les sœurs cadettes des Muses ?

Comparez les idylles de Gesner à la description des jardins d'Armide , & vous me comprendrez. Ici la nature est enrichie , embellie : là elle n'est riche que de ses propres biens , belle que de ses simples attraits ; le poète l'a copiée avec la minutieuse exactitude d'un amant qui fait le portrait de sa maîtresse. Tout en elle est beauté pour lui , & il ne trouve rien à ajouter à sa beauté : il peint tout , & laisse tout tel qu'il est. . . Ah ! n'est-ce pas ainsi qu'il faut peindre la nature ? toute l'élégance de Virgile vaut-elle la simplicité rustique de Théocrite ? Gesner leur est supérieur à l'un & à l'autre

par le sentiment : c'est l'amant le plus tendre qui jamais ait sollicité les faveurs de la Muse champêtre. Il est vrai qu'il comparera un berger sautant de joie *au chevreau qui bondit*, sa blonde chevelure *aux épis ondoyans*, le duvet léger qui commence à ombrager son menton *à l'herbe naissante* : cela nous déplaît. Mais qu'on m'explique, si l'on peut, ce que ces images ont de faux ou de désagréable en elles-mêmes. . . Si je deviens aveugle, qu'on me lise les charmans poèmes de Gefner, & je verrai encore la nature ! Ce genre appartient de droit, à ce qu'il me semble, au premier âge de la poésie : le goût empêcherait peut-être d'exceller dans la pastorale.

Cet âge est favorable aussi à la poésie lyrique. Nous n'avons point en français de poésie aussi pleine, aussi forte que celle des odes de Haller : nous n'avons rien à comparer aux chants de guerre du grenadier Prussien, aux odes de la célèbre Karsch, à celles de Cramer & de Klopstock. Il n'y a pas du goût dans tous ces poètes, si l'on en excepte Haller : mais il y a du feu, de la verve, de l'enthousiasme ; ce sont de vrais poètes, on les croirait inspirés. Je fais que nous ne goûterions pas ces beautés mâles & simples :

Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,

Mais cela prouve seulement que nous n'aurons plus de lyriques ; & on peut le prédire hardiment. La France

pourra produire des Anacréons , & non des Pindares.

Ceci me rappelle un passage de J. J. Rousseau. « Il ne faut pas demander si nos littérateurs modernes , toujours sages & compassés , se sont récriés sur la fougue & le désordre des *dithyrambes*. C'est fort mal fait sans doute de s'enivrer , sur-tout en l'honneur de la Divinité : mais j'aimerais encore mieux être ivre moi-même , que de n'avoir que ce sot bon sens qui mesure sur la froide raison tous les discours d'un homme échauffé par le vin. » Appliquez cela à l'enthousiasme qui est l'ivresse de l'ame. Les mœurs & la politesse font qu'on ne s'enivre plus : l'esprit & le goût font qu'on ne s'enthousiasme plus.

Le poème épique , considéré par quelques critiques comme l'ouvrage le plus accompli du génie , n'appartiendrait-il point aussi au premier âge de la poésie ? Homère , Ossian , Milton ont devancé le siècle du bon goût : & peut-être la narration poétique , passionnée & merveilleuse de l'épopée convient-elle en effet davantage à ces premiers tems du réveil des Muses : nous ne savons plus conter ainsi. Je ne craindrai pas de dire que notre siècle est trop raffiné pour produire une *Iliade*.

Quoi qu'il en soit , ce genre n'a point été cultivé sans succès par les Allemands. Klopstock , dans son *Messie* , s'est presque montré l'égal de Milton : le chantre aimable d'Abel a mérité l'applaudissement de

l'univers par une épopée pastorale, pleine d'intérêt & de douceur.

Outre cela, les Allemands ont des contes poétiques charmans. Ils ont des romans dans le goût de ceux de Richardson, qui paraissent leur avoir servi de modele, & qu'ils ont heureusement imités. Or, le conte poétique est une espece de courte épopée; & le roman est un genre si voisin du poëme épique, qu'on a disputé pour savoir auquel des deux se rapportait le *Télémaque*.

Voilà les genres dans lesquels les Allemands ont sur-tout excellé : car je ne dis rien des petits genres. J'ajouterai seulement, comme une chose singuliere, qu'ils ont des chansons de toute espece, dont quelques-unes ont toute la délicatesse de celles d'Anacréon, d'autres sont l'expression la plus douce de la tendresse, d'autres enfin n'ont pas moins d'agrément, d'esprit, de vivacité, de précision, que nos meilleures chansons françaises. Je puis citer encore comme un phénomène le célèbre Rabener qui, selon moi, est supérieur & à Swift & à Lucien.

Le genre dramatique est l'écueil des Allemands. *Melpomene n'a été courtisée que par des amans bourrus*, comme s'exprime notre auteur. Gesner a fait, il est vrai, la meilleure comédie pastorale que je connaisse, celle d'*Erasme* : je préfère hautement *la Mort d'Adam* de Klopstock au *Philoctete* même de Sophocle : il y a des beautés & du pathétique dans les pieces de

Lessing. Mais *Erasme* tient un peu de l'idylle ; la *Mort d'Adam* est un sujet absolument unique ; & les pieces de Lessing sont des drames. Ainsi l'art dramatique est dans son enfance , & rien n'annonce un Corneille ni un Moliere.

Les genres en prose sont moins avancés encore : point d'orateurs , point d'historiens. N'en soyons pas surpris : Homere fut bien antérieur à Démosthene , & Corneille a précédé Bossuet.

Enfin , que la littérature allemande soit un peu plus ou un peu moins avancée , elle a certainement de grands progrès à faire. D'où vient son imperfection actuelle ? Qu'y a-t-il à faire pour la diminuer ? Ces deux questions sont examinées dans cette brochure.

Le tumulte de la guerre effraie les Muses ; l'éclat & le bruit des armes les fait fuir ; elles cherchent , elles veulent des asyles dont la paix ne soit point troublée. Louis XIV livrait des batailles , pendant que Racine , Lafontaine & Boileau composaient leurs immortels ouvrages : mais les bords de la Seine étaient paisibles ; le feu de la guerre n'était allumé que sur les frontieres du royaume , où Louis ne combattait que pour la gloire ; & les tranquilles Parisiens , environnés de tous les arts de la paix , de tous les agrémens de la vie , jouissaient , pour ainsi dire , du spectacle de cet incendie lointain : il excitait leur curiosité ; c'était un des amusemens de leur oisiveté.

Il n'en a pas été de même en Allemagne. De longues

guerres, des guerres intestines, des guerres destructives y ont retardé les progrès des lumières. Déchirée tour-à-tour par des étrangers & par ses propres enfans, théâtre perpétuel de carnage, elle n'a pu profiter aussi tôt que les autres parties de l'Europe des bienfaits de la science. Les premiers momens de calme ont été consacrés à défricher, à rebâtir : il a fallu se procurer les besoins de la vie avant de penser à ses douceurs ; & les princes occupés de ces soins, n'eurent pas le loisir d'être des Augustes.

Mais aujourd'hui, qui retarde encore les progrès de la littérature ? Deux causes : l'imperfection de la langue, & la mauvaise méthode qu'on suit dans les études.

La langue allemande, selon notre auteur, n'est point encore formée, & manque au génie : elle est brute, à demi barbare, sans agrément. « Ce qu'on écrit en Souabe n'est pas intelligible à Hambourg ; & le style d'Autriche paraît obscur en Saxe. » Ce ne sont pas les dialectes des Grecs, qui ne différaient guère que dans la manière d'articuler les mêmes mots ; ce sont des *patois*, des jargons, aussi différens par l'expression que par la prononciation. (a)

(a) En tout ceci il y a peut-être quelque exagération. La langue allemande est riche, expressive ; & par le moyen des mots composés, elle peut, comme celle des Grecs, exprimer à la fois ce qui ne peut quelquefois se traduire que par une ligne entière en français. Elle a des longues

Or , que faut-il pour former & fixer une langue ? De bons écrivains , des poètes sur - tout. C'est à eux que toutes les langues doivent leur élégance , leur richesse , cette abondance de termes métaphoriques , d'expressions figurées , d'épithètes harmonieuses qui l'ennoblissent. Ainsi se forme le trésor , & , pour ainsi dire , l'arsenal du génie qui , sans cette provision , se trouve obligé de tout créer , & n'est qu'un habile artiste sans outil , incapable d'exercer son art.

Des philosophes ont écrit en allemand : mais les Homère , & non les Aristote , forment les langues.

Pour accélérer ce perfectionnement de la langue , il est un excellent moyen ; des traductions bien faites , où l'on s'étudie à rendre la précision , l'énergie & la propriété des termes de l'original.

J'ai dit que tout cela me paraissait applicable à notre langue ; & d'abord à notre français Suisse , à notre français provincial.

Le français est une langue formée & fixée , j'en conviens : mais il ne l'est pas pour nous , parce que dans notre Suisse on le parle mal , on l'amalgame avec les différens patois , on le défigure en cent diverses manières. Le français est élégant ; mais notre français ne l'est pas. Ceux d'entre nous qui veulent l'écrire

& des breves très-marquées ; elle est plus sonore & plus majestueuse que la nôtre. Et quant à la diversité des dialectes , il paraît que l'on s'accorde à regarder la Saxe comme le pays attique de l'Allemagne.

passablement , n'ont donc d'autre ressource que de l'étudier dans les bons auteurs *du siècle de Louis XIV* , de se familiariser avec leur style , j'ai presque dit de les apprendre par cœur ; & qu'ils prennent bien garde de ne pas y mêler le français *de leur endroit* , comme nous disons ! ... Souvenons-nous de la triste aventure que Phedre raconte de ces pauvres chiens députés vers Jupiter : me pardonnera-t-on cette docte citation ?

Au reste , si quelqu'un observe ici malignement qu'au précepte je devrais bien joindre aussi l'exemple . . . d'abord , je passerai condamnation ; & puis j'ajouterai qu'un journal , selon moi , doit être écrit d'un style de conversation , que c'est à peine un livre. *Nec se quis , ut nos , scripserit sermoni propiora , hunc dixerim esse scriptorem*. Un journaliste est à mes yeux fort au-dessous de la dignité d'auteur : car c'en est une , & une très-grande , quand on écrit bien.

Revenons à notre discussion.

La langue allemande est encore à former ; la nôtre est formée. Mais elle commence à perdre sa forme. Il me semble qu'elle est à peu près au même degré en redescendant que la langue allemande en montant : n'est-il point à craindre qu'à mesure que l'une achèvera de se perfectionner , l'autre n'acheve de se corrompre ?

Les Allemands ont encore des métaphores impropres ; & nous , nous recommençons à en avoir : nos meilleurs écrivains se tourmentent pour en inventer de

nouvelles qui sont presque toujours forcées. Le célèbre Linguet tombe assez souvent dans ce défaut. L'auteur du *Tableau de Paris*, dont je parlerai & auquel je paierai volontiers mon tribut d'éloges, n'en est pas exempt ; il vous dit : « Chaque plume de commis me paraît un *tube meurtrier*. . . La ferme est l'*épouvantail* qui comprime (*a*) tous les desseins hardis & généreux. . . La finance est le *ver solitaire*. . . » Y a-t-il de la noblesse dans ces métaphores ? ne sont-elles pas un peu allemandes ? Et c'est un de nos meilleurs écrivains qui s'en sert !

La langue allemande n'a pas encore assez d'expressions élégantes ; & nous, qui en avons assez, nous forgeons des mots inélégans, nous employons des expressions savantes, des termes de l'art qui rendront la langue raboteuse. Bientôt une femme ne pourra plus lire les ouvrages d'agrément sans interprète, à moins qu'elle ne sache la physique & le latin. Le mot de *comprimer*, que je viens de citer, ceux de *véhicule* & d'*oblitérer*, qui se trouvent quelques pages auparavant, (*b*) les deux dans une même phrase : de fem-

(*a*) Et de plus, voyez si la métaphore se soutient. Est-ce qu'un épouvantail comprime ? . . . Ces métaphores mal soutenues sont aussi l'un des défauts sur lesquels l'auteur de cette brochure insiste le plus.

(*b*) Ce qui me les a fait remarquer, c'est précisément que je voulus lire ce morceau à des femmes qui se plaindront de ne pas comprendre ces grands termes. . . Il se peut au reste que les femmes de Paris les comprennent.

blables mots , dis-je , & cent autres pareils , doit notre langue se hérir , ne lui font-ils pas perdre son élégance & son poli ? ne reprend-elle pas ainsi son ancienne *aspirité* ? (Car je puis aussi parler savamment au besoin.)

De bonnes traductions seraient peut-être un moyen tout aussi efficace de retarder la décadence d'une langue que d'en accélérer les progrès.

En voilà assez sur l'imperfection de la langue. Venons maintenant à la méthode d'enseigner & d'étudier.

La pédanterie du siècle des commentateurs a fait négliger & dédaigner l'étude des langues par les littérateurs actuels. Peu d'entr'eux savent assez de latin pour lire les anciens auteurs avec autant de facilité & de plaisir que s'ils eussent écrit en allemand. Cette ignorance des langues retarde les progrès de la littérature en Allemagne. En France , la même cause précipite la décadence du goût.

L'étude des langues est bien loin de n'être , comme l'orgueilleuse ignorance voudrait se le persuader , qu'une étude de mots & une science de perroquet. La comparaison du génie des différentes langues fournit une multitude d'idées : l'étude d'une langue étrangère nous fait mieux connaître celle que nous parlons , son caractère , son fort & son faible , toutes ses ressources ; la propriété de l'expression , l'art de bien saisir toutes ses plus légères nuances , afin de les assortir avec celles

du sentiment & de la pensée, ce talent caractéristique des grands écrivains ne s'acquiert peut-être, ou du moins ne se perfectionne que par l'étude des langues. Philosophes qui avez médité sur l'étroite liaison qu'il y a entre les mots & les idées ! vous savez combien cette étude est utile, & quel jour elle répand sur tout l'assemblage de nos pensées : c'est une espèce de logique expérimentale. A mesure qu'on avance dans la connaissance des mots, les idées se débrouillent, s'éclaircissent, s'arrangent, *se terminent*, si l'on peut exprimer ainsi combien elles prennent de précision... Et citez-moi un de nos excellens écrivains qui n'ait su que le français. On ne fait jamais bien sa langue, quand on ne fait que sa langue : elle ne devient riche, énergique & flexible que pour ceux qui en savent d'autres.

Disons quelque chose aussi des autres études : elles se font mal au gré du monarque littéraire qui daigne s'occuper de ces objets.

Trop peu de sévérité dans le choix important des premiers instituteurs, des régens, dont il faudrait exiger, non du génie, mais des connaissances, un grand fonds de bon sens & de patience, beaucoup d'exactitude à expliquer tout ce que leurs écoliers n'entendent qu'à demi & à corriger *leurs thèmes*, enfin le goût de leur métier : première faute.

Passons dans les universités. Chaque professeur fait son cours à sa manière, s'attache à ses auteurs & à ses

opinions favorites , y revient sans cesse & ne vous parle presque que de cela. A la fin de son cours vous ne savez point la science qu'il doit enseigner , & il s'en embarrasse fort peu : sa tâche est faite , l'année est finie , & il a gagné sa pension.

L'auteur couronné s'égaie un peu aux dépens de *M. le professeur en droit* , qui m'a , dit-il , *la mine bien rébarbative*. « Il parle des loix de Memphis , quand il est question des coutumes d'Osnabruck ; ou il inculque les loix de Minos à un bachelier de Saint-Gall. »

M. le professeur en histoire a son tour ; on lui reproche de n'être guere qu'un chronologiste , un généalogiste , un froid , sec & diffus raconteur.

Logique , physique , rhétorique , morale , médecine , tout passe en revue , si ce n'est la géométrie qu'on ne peut enseigner mal , & la théologie dont on soupçonnera notre auteur d'avoir voulu insinuer assez clairement qu'on ne peut l'enseigner que mal.

En général , il serait certainement à souhaiter qu'il y eût plus d'uniformité dans la méthode d'enseigner , que chaque professeur fût tenu & astreint à suivre telle ou telle marche , que sa route fût tracée , & qu'il ne pût pas conduire ça & là ses écoliers & leur faire faire mille écarts au gré de ses caprices.

Tel auditoire de théologie est resté tout un hiver dans l'arche de Noé , occupé à la mesurer dans tous les sens , à compter les especes d'animaux qu'elle renfermait , à la mettre à flot , à lâcher le corbeau qui ne

revint point , puis la colombe qui revint , puis encore la colombe qui à la fin ne revint plus , au grand contentement des étudiants , qu'ennuyait fort ce long déluge.

Tel professeur d'histoire s'amusera un an entier à débrouiller la succession des anciens rois d'Egypte... Au reste , s'il en a la manie , eût-il des cahiers à suivre , eût-il une méthode prescrite , qui l'arrêtera ?

En finissant cette brochure , son illustre auteur parle avec simplicité des avantages que procureraient à l'Allemagne les progrès de la littérature. « Le gentilhomme à la campagne ferait un choix de lectures qui lui ferait convenable , & s'instruirait en s'amusant ; le gros bourgeois en deviendrait moins rustre ; les gens désœuvrés y trouveraient une ressource contre l'ennui ; (a) le goût des belles - lettres deviendrait général , & il répandrait sur la société l'aménité , la douceur , les graces , & des ressources inépuisables pour la conversation. »

Cette manière vraie & simple de représenter l'usage journalier des connaissances me rappelle une des idées qui m'a le plus souvent occupé ; c'est que le goût de la lecture & des belles - lettres est un des plus sûrs moyens d'entretenir l'union dans les familles , d'en bannir l'ennui , d'animer , de varier , d'égayer un peu , de rendre intéressantes les conversations domestiques ,

(a) Et notez qu'il leur en faut une. S'ils n'ont pas celle-là , ils s'en feront d'autres , & elles seront pires. La misère produit le crime ; l'ennui du désœuvrement produit le vice.

& de donner ainsi à une vie retirée les agréments qu'on va chercher dans une société plus nombreuse.

Pour former le lien de la concorde , il faut , ou des travaux , ou des plaisirs communs. Dans les classes inférieures de la société , où trouvez - vous l'union ? Ce sera dans la famille laborieuse , où chacun s'occupe , où la femme travaille à côté de son mari , & les enfans sous les yeux de leur pere : *numero recreante laborem*. Ce travail ainsi partagé devient agréable : les courts intervalles en sont aisément remplis par une conversation dont le sujet est encore le travail de la journée ou celui du lendemain , ou telle autre chose également intéressante pour tous les membres de la petite communauté.

Séparez ces bonnes gens , qu'ils ne travaillent plus en commun , que chacun ait une occupation à part : ils s'ennuieront ensemble , & le ménage ira mal.

Dans les classes que la crainte de l'indigence ne condamne pas à un travail corporel & assidu , où les repas se prennent à loisir , où l'on a des momens superflus à dépenser & de grands vuides à remplir dans la vie , comment se plaire ensemble & rester chez soi si l'on ne lit point ? de quoi parler ? Les autres sujets de conversation sont bientôt épuisés : quand on a passé en revue les nouvelles politiques , celles de la ville & celles du voisinage , la source tarit , on reste à sec , & l'on n'a plus rien à se dire. D'ailleurs , ce qui intéresse l'un n'intéresse pas l'autre : le pere en parlant de son

son négoce , de ses emplois , de ses affaires , ou de la gazette , fait bâiller sa fille ; la mere , en parlant de son ménage ou de ses servantes , fait bâiller ses fils ; l'un & l'autre , en s'entretenant ensemble de vieilles aventures , en remontant l'arbre généalogique de tous ceux dont il s'agit , ennuiet fort leurs enfans , qui à leur tour ne peuvent sans les impatienter leur parler de ce qui les intéresse.

Alors qu'arrive-t-il ? La concorde & l'ennui habitent rarement ensemble : les enfans perdent nécessairement quelque chose de leur considération pour des parens qui les ennuiet , les esprits s'éloignent , on se disperse , on devient presque étrangers les uns aux autres. Le *chez soi* n'est que le lieu où l'on mange , où l'on travaille , où l'on dort : on s'amuse , on vit ailleurs. Ainsi le charme de la société domestique est rompu , & l'on se jette dans la dissipation.

Heureuse la famille à laquelle ses dieux Pénates ont donné le goût de la lecture ! Quelle foule d'idées à mettre en commun ! La conversation n'est pas vuide , elle ne languit pas , elle ne tombe pas , & chacun peut y prendre part.

Je vois donc au moins un bien moral qui résulte de la culture de l'esprit ; & ce bien est immense : j'en ai dit assez pour le faire comprendre. *Gentilshommes de campagne , gros bourgeois , gens désœuvrés* , dont le roi parle dans la phrase qui m'a servi de texte , vous en profiterez , si vous voulez. Peres & meres , vous y

Juin 1781.

D

penserez , si vous êtes sages : & l'homme sensé qui veut se choisir , non pas *une femme* seulement , mais *une compagne* , fera bien d'y avoir égard dans son choix.

Après cette grave moralité , je dois à mes lecteurs quelque chose de plus gai. S'amuseront - ils de deux phrases ridicules , qu'on nous cite comme un exemple du mauvais goût qui regne en Allemagne ?

L'une est de je ne sais quel poète qui , s'adressant au protecteur qu'il s'était choisi , le prie de *répandre sur son humble serviteur ses rayons gros comme le bras (arms dick)*.

L'autre est du professeur Heineccius qui , dédiant à une reine quelqu'un de ses ouvrages , lui dit *qu'elle brille comme une escarboucle au doigt du tems présent*.

Que si quelqu'un s'étonnait qu'en parlant d'un ouvrage du plus grand roi du monde j'aie osé n'être pas en tout de son avis , & mêler sans cesse les idées d'un journaliste à celles d'un héros , je lui rappellerais ce que dit à Philippe de Macédoine un certain musicien : « A Dieu ne plaise , sire , que jamais vous ayez le malheur de savoir ces choses-là mieux que moi ! . . » Philippe se trouva au-dessus d'une aussi petite gloire . . . Et qu'était ce Philippe auprès de Frédéric ? C.



THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Ouverture.

LE lundi 23 avril , les comédiens ont fait l'ouverture de leur théâtre par *Sémiramis* , tragédie de M. de Voltaire , suivie du *Préjugé vaincu* , comédie en un acte de Marivaux. Le sieur Florence , chargé de nouveau de haranguer le public , a prononcé le discours suivant :

« Messieurs. Le devoir m'a déjà conduit devant vous pour rendre grâces à vos bontés indulgentes ; il me ramène aujourd'hui pour vous renouveler les promesses de notre zèle impatient de reprendre des travaux qu'il n'a suspendus qu'à regret. Si ce zèle , messieurs , a mérité vos encouragemens , nous ne verrons jamais dans nos succès un titre pour le repos , mais un engagement pour de plus grands efforts.

Les pertes que le théâtre Français a faites depuis peu d'années , ont rendu notre courage nécessaire. Tout récemment encore , une retraite inattendue nous a ravi un talent qui prêtait un nouveau charme aux

D ij

Lifette & aux Marton ; talent si souvent applaudi par vous , & qui aurait dû contribuer encore long-tems à vos plaisirs. (*a*) Cette perte nous est d'autant plus sensible , qu'elle vous est commune avec nous ; & nous ne craignons point d'exprimer ici des regrets que vous partagez.

Oui , messieurs , nos pertes sont les vôtres , & vous seuls pouvez nous aider à les réparer. J'oserais le dire , c'est sur-tout au talent du comédien que l'encouragement devient nécessaire. Comme son art lui offre moins de moyens pour étendre sa gloire dans l'avenir , il lui laisse dans le présent moins de secours pour accélérer ses progrès. Le talent des le Kain meurt avec eux , & ne peut servir de modele qu'à leurs contemporains. En effet , messieurs , l'artiste renommé , après avoir éclairé son siècle par ses leçons , instruit encore la postérité par ses ouvrages. L'homme de génie qui enrichit la scène de ses productions , laisse après lui des monumens durables de sa gloire ; ses chefs-d'œuvres qui survivent à leur auteur , déposent après sa mort contre les clameurs de l'envie , & ils transmettent à la postérité des leçons éternelles & des modes toujours vivans. Mais le comédien célèbre ne laisse aucune trace de son talent ; sa mémoire lui survit , mais ses titres sont effacés ; sa gloire , en un mot ,

(*a*) Voyez sur la retraite de la demoiselle Luzy l'article inséré dans le Journal du mois de mai , page 40.

faite pour encourager ses successeurs , ne sert jamais à les éclairer. Mais ce qui sert à nous dédommager & à nous consoler , c'est cette équité qui préside à vos jugemens , ce goût qui est aussi difficile à tromper qu'à satisfaire.

Vous savez mêler tant de sagesse à votre improbation & à vos suffrages , que vos applaudissemens honorent le talent sans l'aveugler. Votre censure ne décourage point , & votre silence même est une leçon.

Puissions-nous voir le succès couronner tout à la fois nos efforts & notre espérance ! Heureux en ce moment de n'avoir à interrompre ici les assurances de notre zèle , que pour le faire concourir à vos plaisirs ! »

L'accueil distingué qu'on a fait à ce compliment , nous dispense des éloges que nous croyons lui devoir , & qu'il mérite à beaucoup d'égards.

Le sieur Larivé a joué le rôle de Ninias dans la tragédie de *Sémiramis* avec beaucoup de force & de noblesse. C'est un de ceux qui paraissent mieux convenir à son talent , & dans lesquels les dons précieux qu'il a reçus de la nature se déploient avec le plus d'avantage. S'il était possible de remplacer de l'ame par de l'intelligence , & de la sensibilité par de la noblesse , nous féliciterions la demoiselle Raucour sur la manière dont elle a rempli le rôle de *Sémiramis*. Mais pourquoi faut-il que sa présence dans cette tragédie n'excite encore que des regrets ? Le sieur Brizard a mis , dans le rôle du Grand-prêtre , cette majesté & cette

onction qui plairont toujours aux véritables juges des arts. Le rôle d'Affur, qui sans doute est un des mieux conduits de la piece, a été détaillé avec beaucoup d'intelligence par le sieur Dorival, dont les progrès sensibles se font remarquer tous les jours.

Réception.

LE sieur Grammont, attaché à ce théâtre depuis trois ans en qualité de pensionnaire, vient d'obtenir des premiers gentilshommes de la chambre la promesse d'être reçu au nombre des comédiens du roi dès qu'il y aura une portion de part vacante. Nous nous interdirons toute espece de réflexion sur le talent de ce comédien que le public a sans doute apprécié, & nous remarquerons seulement qu'il semble être aujourd'hui de la destinée du théâtre Français de s'appauvrir par ses acquisitions encore plus que par ses pertes.

Début.

LA demoiselle Joly a débuté le mardi premier mai par le rôle de Dorine dans *le Tartuffe*, & par celui de Lisette dans *le Tuteur*. Elle a joué successivement les rôles de soubrette dans *l'Epreuve réciproque*, *la Métromanie*, (a) *le Cocher supposé*, *la Surprise de l'amour*,

(a) Des circonstances particulieres avaient forcé le sieur Larive de se charger du rôle de Damis dans *la Métromanie* le jour que la demoiselle Joly a joué celui de Lisette. Nous saisissons cette occasion pour féliciter ce comédien sur la maniere noble, aisée & intelligente dont il a rempli ce

le Préjugé vaincu , le Florentin , le Triple mariage , le Faux savant , les Folies amoureuses , le Rendez-vous ; & celui de Julie dans la Femme juge & partie.

Cette actrice a obtenu du succès dans tous ces rôles , & un très-grand sur-tout dans le dernier. Elle nous a paru joindre à un organe assez net , de la finesse , de l'intelligence , & beaucoup d'assurance à la scène. Nous l'invitons à profiter des bontés du public pour tâcher de s'en rendre encore plus digne , à précipiter moins ses finales , à parler en général plus doucement , & sur-tout à éviter l'habitude où elle nous a paru être de porter sa voix continuellement dans le haut. Ce défaut lui est commun avec presque toutes les jeunes débutantes ; mais ce n'est pas une excuse. La demoiselle Joly n'a , dit-on , que vingt-deux ans , & ne joue la comédie que depuis quatre ; motif de plus pour redoubler de soin & d'application , & pour justifier son succès aux yeux des connaisseurs. *Par M. G. D. L. R.*

rôle , l'un des plus difficiles à *bien jouer* de cet emploi ; & nous le prions de rapprocher du succès éclatant qu'il y a obtenu , le conseil que plusieurs personnes qui lui sont *véritablement* attachées se sont permis de lui donner il y a trois ans , de ne point abandonner les premiers rôles comiques. En effet , outre l'avantage qu'en retireraient le public & la comédie , le sieur Larive y trouverait celui de gagner de l'aisance en donnant un plus fréquent exercice à ses facultés dramatiques , & de perdre cette roideur que l'on contracte nécessairement en ne jouant que la tragédie. La beauté de ses moyens , de son organe & de son intelligence lui assureront toujours une prééminence marquée dans ces sortes de rôles.

PIECES FUGITIVES.

Réflexions sur la littérature. (a)

JE ne m'en défends pas ; je me livre à la littérature avec enthousiasme ; eh ! doit-on s'en occuper autrement ? Peut-être l'abondance de mon âge passe-t-elle à mes yeux pour de la facilité , & l'effervescence de mon imagination pour du talent. Mais qu'on ne croie pas que je néglige pour cette syrene enchanteresse les devoirs que m'impose l'état que les circonstances m'ont fait embrasser. Lorsque j'ai rendu à la société , à la patrie , ce que je dois à toutes les deux & comme magistrat & comme citoyen , ne me fera-t-il pas permis de consacrer mes loisirs à l'étude des lettres , à cette passion qui me domine ? Oui , sans doute ; & j'ose croire que cet agréable délassement de mes occupations journalières ne pourra m'être reproché par ceux qui , comme moi , se sont consacrés aux travaux de la magistrature , à l'auguste application des loix.

Q étude ! ô besoin des ames généreuses ! comment se trouve-t-il des personnes qui aient osé jeter sur toi une espece de ridicule ? Le nom de savant , le nom

(a) Ces réflexions ont été projetées en 1766.

d'auteur est devenu , dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie*, une dénomination injurieuse. Hélas ! ce sont le plus souvent ceux qui ignorent tout , qui ne veulent rien apprendre. L'amour-propre est le plus grand & le plus dangereux de tous les flatteurs ; & ceux - là presque toujours s'estiment davantage , auxquels il manque plus de choses pour se faire estimer. L'ignorant ne se croit pas ignorant , tandis que celui qui étudie s'aperçoit à mesure qu'il travaille qu'il a besoin d'étudier encore : & rien n'est plus respectable que ce mot de Socrate : « *Je sais que je ne sais rien.* »

Mais si les gens du monde , si les ignorans ont quelques raisons pour s'efforcer à faire mépriser les lettres dans la personne de ceux qui les cultivent , peut-on concevoir que de nos jours un célèbre écrivain ait pu chercher lui-même à les avilir , en imprimant qu'elles ont corrompu les mœurs ? Comme si l'on n'était pas convaincu au contraire que , bien loin de produire un effet si pernicieux , elles ont de tout tems humanisé les peuples qui les ont honorées ! Comment encore un autre écrivain qui ressemble beaucoup à Jean-Jacques par l'éloquence & le sophisme , a-t-il pu dire que ceux qui se livrent aux lettres deviennent endurcis sur les malheurs de l'humanité ? (a)

(a) Les tems de barbarie sont passés , la science est en honneur , & les gens de lettres doivent aujourd'hui s'en prendre à eux seuls , si l'on n'a pas pour eux toute la considération qu'ils devraient nécessairement attendre. He ne

Cependant ce n'est pas aux lettres seules que quelques auteurs polémiques paraissent en vouloir ; il est devenu de mode parmi eux de déclamer encore contre la philosophie. Hélas ! c'est en haine de nos philosophes. Voici ce qu'un de ces auteurs (le même que je viens de citer le dernier , & qu'on reconnaîtra sans que je le nomme) dit de la philosophie , & comme il explique ce que ce mot aujourd'hui doit faire entendre. « On a prostitué ce beau nom à l'esprit raisonneur & sophistique qui paraît chez tous les peuples à la suite du développement des arts , & qui en est le fruit. C'est un insecte rongeur qui éclot , de même que les vers , au milieu de la corruption , & qui , comme eux , s'en nourrit en l'augmentant. C'est cette philosophie pernicieuse , & malheureusement trop commune , dont je parle , &c. »

Examinons cette définition qu'il donne de la phi-

peuvent en accuser que ce ton d'animosité & de mépris avec lequel ils parlent de leurs concurrens ou de leurs rivaux , soit dans des libelles clandestins ou publics , soit dans les cercles où l'on se fait un honneur de les admettre. Ce sont eux seuls qui ont jeté du ridicule sur le personnel des littérateurs par des caricatures théâtrales , telles que celle de Desmasures dans la *Fausse Agnès* , comédie de Destouches , celle de Damon dans *le Cercle* , comédie de Poinssinet , celle du poète de la *Matinée à la mode* , comédie de M. Rochon de Chabanne , &c. &c. Eh ! qui serait alors tenté de les estimer , quand ils ne paraissent pas s'estimer eux-mêmes ?

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

lophilosophie , mal - à - propos surnommée *moderne*.

1°. Cette philosophie qu'il appelle *esprit raisonneur & sophistique* , ne regne heureusement que chez trois ou quatre écrivains , au nombre desquels on a placé notre critique lui - même. Du reste , ceux qui sont connus parmi nous sous le nom de *philosophes* , remplissent le but de la vraie philosophie ; ils détruisent les préjugés , déracinent la superstition , prêchent l'humanité , & ce qui vaut mieux encore , ils la prêchent d'exemple.

2°. Pourquoi en vouloir tant aux progrès qu'a fait parmi nous la philosophie ? C'est une science assez bonne par elle - même. Suivant Cicéron , elle est la connaissance des choses , soit divines , soit humaines , & de ce qui constitue leur nature : *cujus studium qui vituperat , haud sane intelligo quidnam sit quod laudandum puiet*. Tel est le raisonnement de l'orateur philosophe. Ou c'est la philosophie qui nous fait acquérir les principes d'une probité solide & constante , ou il n'y a point d'art pour cela. Or , de prétendre qu'il n'y a point d'art propre à nous enseigner ce qu'il y a de plus essentiel , lorsqu'il y en a tant pour les choses les moins importantes , c'est une assertion peu sensée , & une erreur impardonnable. *Si autem est aliqua disciplina virtutis , ubi ea quaeretur , cum ab hoc discendi genere discesseris ?* Enfin , ajoute l'orateur Romain que je me plais à copier , « quand même la philosophie & les lettres ne produiraient pas de si grands

fruits , quand vous n'y cherchiez que du plaisir , je ne pense pas alors que vous leur refusiez d'être le délassément le plus doux & le plus honnête. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les tems , ni de tous les âges , ni de tous les lieux ; mais les lettres sont l'aliment de la jeunesse & l'amusement de la vieillesse. Elles embellissent notre prospérité , elles sont dans nos malheurs une consolation ; elles sont nos délices dans l'intérieur de nos maisons , sans nous embarrasser ailleurs ; elles ne nous quittent pas la nuit ; elles voyagent , elles séjournent à la campagne avec nous. » (a)

3°. « C'est la *philosophie* , dit Voltaire , qui a étendu l'esprit humain en étendant les connaissances ; c'est par ce même esprit , qui se communique de proche en proche , que l'on s'est appliqué plus que jamais à l'agriculture , & que les sages ont pensé à rendre la terre plus fertile , tandis que les ambitieux l'ensanglantaient. Il est à croire que la raison & l'industrie feront toujours de nouveaux progrès , que les arts utiles prendront des accroissemens , que parmi les maux qui

(a) *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur , & si ex his studiis delectatio ista peteretur ; tamen , ut opinor , hanc animi remissionem , humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam cetera neque temporum sunt , neque aetatum omnium , neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt , senectutem oblectant , secundas res ornant , adversis perfugium præbent , delectant domi , non impediunt foris , pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.*

Cic. pro Archia poeta.

ont affligé les hommes , les préjugés qui ne sont pas leur moindre fléau , disparaîtront peu à peu chez tous ceux qui sont à la tête des nations ; & que la *philosophie* par-tout répandue consolera un peu la nature humaine des calamités qu'elle éprouvera dans tous les tems. »

4°. Et , pour paraphrafer ce que je viens de citer de Voltaire , si nous sommes devenus si humains ; si nous ne rougissons plus du sang de nos freres le poignard de la superstition ; si le fanatisme qui si long-tems arma nos peres les uns contre les autres ne marche plus à la tête de nos armées ; si nous n'égorgeons plus personne pour n'être pas de notre avis ; c'est aux *lettres* , c'est à la *philosophie* sur-tout , qui vient enfin d'établir son empire parmi nous , que nous avons cette obligation. A force de nous répéter les mots de *vertu* , d'*humanité* , les *philosophes* nous ont accoutumés à en respecter les devoirs. O France ! ô ma patrie ! je ne te rappelle qu'avec la plus vive douleur tous les désastres que tu n'as dus qu'à l'ignorance & à la superstition. O nuit ! nuit désastreuse ! . . . Non : qu'un silence éternel en dérobe à jamais la mémoire. . . . Ne craignez plus , mes chers concitoyens , ne craignez plus de semblables fléaux ; la *philosophie* vous couvre de son égide , la *sagesse* est assise sur le trône à côté de votre roi.

Mais laissons là la philosophie , & ne nous occupons en ce moment que de la simple littérature.

Les lettres avaient toujours été l'objet des éloges de ceux qui les avaient cultivées. Cicéron , ainsi qu'on l'a vu plus haut , les avait vantées *comme l'aliment de la jeunesse , l'amusement de la vieillesse*. Il était donc réservé à notre siècle de voir des adorateurs chercher à détruire leur idole. Un écrivain , en parlant de la littérature , n'a pas craint de dire qu'il fallait s'écrier avec Salomon , que c'était *la plus folle des vanités*. Il était , ajoutons-nous , réservé encore à notre siècle de jeter un coup - d'œil méprisant sur ceux qui se sont engagés dans la carrière des lettres.

Le mal vient peut - être de ce qu'on a fait de la littérature un état distinct & séparé ; de ce qu'on l'a cru incompatible avec les autres professions. Demandez à l'auteur d'un mauvais roman ce qu'il est. Il vous dira d'un ton suffisant qu'il est *homme de lettres*. Mais ne peut-on pas , en s'adonnant à cette étude , faire pourtant sa principale occupation d'un état dans lequel on puisse être plus directement utile à sa patrie ?

L'orateur Romain se livra - t - il tellement à la philosophie & aux lettres qu'il négligeât d'autres occupations plus importantes ? Ne fut-ce pas l'auteur des *Tusculanes* , des *Questions académiques* , des *Offices* , de la *Nature des dieux* , qui sauva sa patrie des fureurs d'un ambitieux qui voulait l'affervir ? Il était l'organe de la justice , le défenseur de l'innocent , la terreur des coupables. César , de la même main dont il vainquit Pompée , écrivit ses *Commentaires* , comme de

nos jours Frédéric l'histoire de sa maison. La littérature peut s'accorder avec toutes les conditions possibles , depuis le monarque jusqu'à son dernier sujet. François premier , Charles IX (*a*) , tous deux rois de France , ont fait de vers , & maître Adam était menuisier à Nevers : le chancelier de l'Hospital cultiva les muses , & le cocher du président de Verthamont faisait chanter ses chansons sur le Pont-Neuf. Huet , Fenelon , Bossuet étaient élevés aux premières dignités du sacerdoce , & Moliere jouait la comédie. Voltaire lui-même fut gentilhomme ordinaire de Louis XV, & M. D...d...P.... possède aujourd'hui la même charge sous Louis XVI. M. le marquis de Saint-Marc , si connu par la loyauté de son caractère & les agrémens de son esprit , tout en portant l'esponton dans un des plus beaux régimens destinés à la garde de notre souverain , nous a retracé au théâtre lyrique , par son élégant opéra d'*Adele*, les mœurs & les usages si piquans de l'ancienne chevalerie ; & plus d'un simple soldat nous a donné ses *Loisirs* ; un de ces derniers a fait jouer sur le théâtre d'Arlequin un opéra comique , &c. &c. &c. Je pour-

(*a*) On connaît l'épithaphe en vers français , que François premier composa pour être mise sur le tombeau de la belle Laure , dans l'église des Cordeliers à Avignon , ainsi que l'épître de Charles IX à Ronfard , dans laquelle ce roi lui dit :

L'art de faire des vers , dût-on s'en indigner ,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.

rais accumuler ici une foule d'exemples en pareille opposition. Il en résulte que l'homme de lettres peut occuper, soit dans la magistrature, soit dans la finance, quelque place importante; qu'il peut servir son prince à la guerre, & sa patrie par le commerce. Peut-être serait-ce là le véritable moyen de faire considérer les lettres par les gens du monde; peut-être alors les littérateurs seraient-ils moins persécutés; car la persécution est encore un de ces malheurs que l'on présente comme attachés à cette profession inestimable, & l'une des causes qui en détournent ceux qui pourraient s'y distinguer. Qu'ai-je dit! quelle vaine terreur viens-je de jeter dans l'ame de ceux qui sont appelés à l'étude! Jeunes littérateurs, rassurez-vous. Croyez que quiconque, occupé principalement d'être utile à sa patrie en s'acquittant avec exactitude de ses devoirs, remplira ses loisirs par des ouvrages dans lesquels il instruira & plaira tout à la fois, où sans combattre des vérités utiles aux hommes, il parera la vertu de fleurs brillantes, où il fera connaître l'homme à l'homme même en écrivant l'histoire des faits dont on peut tirer quelque morale; quiconque, dis-je, ne profanera jamais sa plume en parlant contre Dieu, l'état ou les mœurs, ne sera point persécuté à cause de ses ouvrages & n'aura point à rougir à ses propres yeux.

Je ne discute point si le poète Rousseau avait fait les misérables couplets qui ont été cause de son bannissement : ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'il eût été
aussi

aussi honnête citoyen que bon poète, s'il n'avait pas eu le cœur assez infecté par le poison de la jalousie pour tourmenter par des épigrammes, des littérateurs dont il aurait dû respecter le mérite, & s'il n'avait jamais fait que ces odes sublimes qui le placent au premier rang des poètes lyriques, il serait mort vraisemblablement heureux & tranquille dans son pays, comme Fontenelle & Lamotte, qu'il n'a cessé d'invectiver. Qui a causé les malheurs d'un autre Rousseau, non moins célèbre que le premier ? On ne peut en accuser ni sa *Nouvelle Héloïse*, ni son *Discours contre les arts & les sciences*, ni celui *sur l'inégalité des conditions*, j'ajouterai, ni son livre *d'Emile*. Il est vrai que quelques propositions dangereuses, insérées dans ce dernier ouvrage, lui avaient attiré un décret de prise - de - corps de la part du parlement de Paris. Cependant, après une disparition de peu de durée, Jean-Jaques était retourné tranquille dans la capitale ; sa célébrité, la considération publique en avaient, pour ainsi dire, imposé à ces impassibles défenseurs de la morale & des mœurs, & avaient enchaîné leurs bras ; le décret n'avait eu aucune suite... Mais la défiance, l'orgueil, une trop grande susceptibilité, voilà ce qui a répandu tant d'amertume sur sa triste vie.

Tout semble dans l'antiquité nous assurer que Virgile & Horace ont joui d'un sort heureux. Est-ce la *Pharsale* qui attira à Lucain sa fin tragique ? Le conspirateur seul fut puni. Ce ne sont point les ouvrages

Juin 1781.

E

d'Ovide qui causèrent sa disgrâce ; ce ne fut pas même son *Art d'aimer*. La fille seule d'Auguste , la trop tendre Julie. . . Ah ! qui à pareil prix regretterait de finir ses jours en Scithie ?

Cependant , pour reprendre mon idée de concilier la culture des lettres avec une profession publique , tout le monde n'a malheureusement , pour le pouvoir effectuer , ni la même fortune acquise , ni la même aptitude à en acquérir. Faut-il , par cette raison , que ceux que *leur astre en naissant a formés poètes* , s'arrachent douloureusement à ce goût impérieux ? Faut-il donc qu'ils s'éloignent d'une carrière qu'ils brûlent de parcourir ? Non : comme la gloire est le seul but de cette espèce rare d'écrivains , la gloire fera leur aliment , leur consolation , leur récompense.

Mais quelle réflexion amère vient affliger mon cœur ! Serait-il vrai , comme chacun le répète , que le génie qui assure à ses enfans une vie immortelle au-delà du trépas , ne puisse parvenir à écarter d'eux ici-bas ce fléau qui corrompt & empoisonne toutes les douceurs de la vie , la misère ? Je ne le crois point. On peut , n'ayant point de fortune , se livrer à la littérature , sans être condamné nécessairement à la pauvreté. Que déciderait l'exemple d'Homère ? Ce prince des poètes eût été pauvre , quand même il n'eût pas fait l'*Illiade*. Pour prouver qu'il ne faut point chanter , aurait-on bonne grace à citer un aveugle qui court les rues en demandant son pain ? Certes , ce ne sont

point les beaux vers d'Homere , ni les chansons de l'aveugle , qui ont mis l'un & l'autre dans le cas de ne pouvoir soutenir leur vie qu'en mendiant. Au contraire , c'était en récitant son beau poëme , comme l'aveugle en chantant , qu'Homere gagna plus facilement de quoi vivre. Il est vrai que parmi la foule innombrable de nos écrivains modernes , on cite que Fagan a vécu dans la misere ; que Guyot de Merville s'est noyé pour payer ses créanciers ; que Daillanval couchait toutes les nuits , ou à la belle étoile , ou dans des chaises à porteurs ; qu'Autreau , poëte , (mais peintre par-dessus le marché) est mort misérablement aux Incubables ; que Pannard a vécu fort à l'étroit ; qu'un nommé Guyard de Berville , auteur de l'*Histoire du chevalier Bayard* , a été conduit par la faim à Bicêtre : mais , ou la plupart de ces personnages étaient de médiocres écrivains , ou ils n'avaient ni mœurs ni conduite , & le même sort les aurait attendus dans quelque état qu'ils eussent embrassé. Il est vrai encore que de nos jours quelques ouvriers en littérature n'attirent pas sur eux les regards du dieu des richesses ; mais ce sont de petits faiseurs de libelles , de jeunes fatyriques , de ces *écrivailleurs* enfin ,

Crasseux & mal peignés , l'œil cave & le front bas ,
Qui font des vers aussi plats que leur mine.

Au contraire , les gens de lettres , vraiment dignes de ce nom , qui honorent la littérature & en sont honorés ,

E ij

qui par leurs écrits instruisent ou consolent l'univers, voient tous les jours les bienfaits de la fortune courir au-devant d'eux. Rappellerai-je les Corneille, les Racine, les Lafontaine, les Boileau, les Molière, les Fontenelle, les Destouches, les Crébillon, &c. &c ? Citerai-je de nos jours Voltaire, phénomène en tout genre, & ce même Piron qui, dans un des chefs-d'œuvres de notre poésie, a voulu détourner les jeunes gens de cette même poésie à laquelle il rendait en même tems un si bel hommage ? Nommerai-je les illustres écrivains qui composent l'académie de la nation ? La plupart d'entr'eux ont-ils à se plaindre des rigueurs de l'aveugle déesse ? Non.

Cependant, si la fortune ou l'aisance embellissent le cours de la vie des littérateurs distingués, leur plus grand bonheur est de pouvoir se dire un jour avec une douce satisfaction : « Je vais mourir, la tombe attend ma dépouille terrestre ; mais je ne m'y enfermerai pas tout entier : mes lumières ont été utiles à ma patrie ; des ouvrages immortels vont transmettre mon nom à la race future : on me citera ... peut-être deviendrai-je dans l'avenir le sujet d'un éloge public, ainsi que Descartes, Fenelon, Voltaire ; ce sera le tribut de la reconnaissance. » Eh ! ne croyez pas, jeunes littérateurs, qu'il faille entasser des volumes pour être inscrit au temple de mémoire : un seul souvent suffit. *Vert-vert*, *la Métromanie*, *Iphigénie en Tauride* y ont placé leurs auteurs. Voltaire, parlant à son cheval qu'il

supposait chargé de toute sa pacotille littéraire, lui disait fagement :

On ne va pas, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.

Que nos auteurs n'étouffent donc plus les bons ouvrages de leur jeunesse sous la foule des faibles écrits de leur vieillesse ! qu'ils cessent de composer lorsque l'âge les avertit de poser la plume ! Pourquoi chercher des fleurs dans une saison qui n'en donne plus ? Le guerrier fatigué de ses travaux, courbé sous le poids des ans, voudra-t-il encore remuer cette lance qu'il devrait faire passer en des mains plus jeunes ? Un vieux athlète se soutenant à peine sur des jambes que la caducité a rendu mal assurées, ira-t-il se présenter dans l'arène pour remporter une couronne qu'il ne peut plus même disputer ? Il vient un tems où il faut enfin se reposer sur des lauriers que l'on n'a pas cueillis sans peine, & suivre seulement des yeux la jeunesse qui s'élance dans la même carrière. Les années ôtent à l'esprit comme au corps. Si l'ame conserve toujours son identité physique parce qu'étant simple, elle n'a pas de parties dans lesquelles elle puisse être altérée ; elle ne garde pas son identité morale ; & à mesure que les organes dont elle se sert s'affaiblissent, ses facultés semblent s'affaiblir aussi, ou du moins elle ne peut plus en faire le même usage. Sophocle & Voltaire ont été des exemples très-rare du contraire.

pour ce seul ouvrage, éternellement compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité ?

La littérature ne détourne pas non plus du chemin de la fortune. J'ai déjà dit qu'elle s'alliait fort bien avec toutes les professions, & que son principal but devrait être de remplir utilement nos loisirs. J'ai ajouté que pour ceux que le sort avait malheureusement fait naître dans l'impuissance ou le dégoût de concilier une profession publique avec celle de littérateur, les bienfaits de la fortune les venaient trouver lorsqu'ils y obtenaient de grands succès. J'ajoute ici qu'à l'égard de ceux qui, nés sans richesse comme sans vrais talens, veulent, en luttant contre ces obstacles, courir une carrière qui leur est alors interdite, il serait à désirer pour eux & pour nous que la misère avec son bras d'airain les forçât de rentrer dans la classe de ces citoyens obscurs qui se rendent utiles à la société par des travaux serviles & mécaniques : quelques lumières qu'ils y apporteraient, leur serviraient encore à s'y faire une petite réputation, & par suite, une petite fortune.

Mais elle attire, dit-on, des ennemis implacables. Hélas ! elle a cela de commun avec la vertu, avec tout ce qui peut distinguer les faibles mortels. L'homme en général hait naturellement celui qu'il voit au-dessus de lui.

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes

Infra se positas.

La littérature inutile ! Ah ! de ce qu'une infinité de gens ne profitent guère ou point du tout des préceptes que donnent les littérateurs & les philosophes, doit-on en conclure qu'il ne faut plus donner de préceptes ? Il se trouvera toujours des princes dans le cœur desquels la représentation de *Cintha* excitera des mouvemens d'humanité ; il se trouvera toujours de jeunes personnes que Mentor corrigera lorsqu'il instruit Télémaque. La littérature inutile ! Mais les lettres sont au moins l'antidote de l'ennui. Ce monstre dévorant naquit dans l'oisiveté, & les lettres ne nous laissent pas un seul moment oisif ; ce qui fait que les passions n'ont pas le tems de distiller leur venin dans l'âme du littérateur (a). Il est toujours occupé ; ses délassemens sont des travaux. La littérature inutile ! Et les lettres sont une consolation dans les malheurs : *Litteræ solacium in adversis*.

Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre. *Volt.*

Examinons enfin le dernier reproche, & voyons s'il doit être plus que les autres un motif de découragement. Il est vrai qu'en général les gens du monde jettent une sorte de ridicule sur ceux qui se livrent à la

(a) *Otia si tollas, periere cupidinis artes.*

littérature , sur ceux qui font des livres ; cependant c'est aux livres seuls (j'entends les bons livres) que nous devons les lumieres dont nous jouissons. Si l'on veut se former le cœur & l'esprit , il est nécessaire de lire beaucoup. La lecture , ce plaisir utile , ce travail amusant , a toujours été l'occupation & le soin des grandes ames. Alexandre donnait tout son loisir à la lecture des ouvrages d'Homere , qu'il portait avec lui dans ses voyages. Antonin , Marc-Aurele , Stanislas , ces modeles des rois bienfaisans , non contents de faire une étude principale des livres des philosophes , ont écrit des maximes dignes d'être tracées en caracteres d'or. C'est dans la lecture qu'on trouve l'art de commander & de mieux obéir. Les livres , suivant un philosophe , sont les conseillers des rois. En effet , qu'est-ce qu'un courtisan ? « C'est , dit un auteur de nos jours , » un homme que le malheur des peuples a placé entre » les rois & la vérité , pour la cacher à leurs yeux. » Eh bien , les livres prennent alors la vérité par la main & la conduisent aux pieds du trône. Or , si les livres sont si nécessaires , procurent un si grand bien , il n'est donc dû que des encouragemens & des éloges aux mortels assez instruits pour les mettre au jour. Cette crainte du ridicule attaché à la profession d'auteur doit donc tomber d'elle-même.

Certes , si toutes les imputations odieuses que l'on fait aux lettres , & que je viens de réfuter , étaient malheureusement vraies , le gouvernement eut un grand

tort lorsqu'il fonda ces établissemens publics & gratuits pour instruire les jeunes gens dans les arts & dans les sciences. Il fallait , au contraite , qu'il leur fit la faveur de les laisser croupir dans la plus profonde & la plus stupide ignorance. A quoi pensiez-vous , sage Rollin , quand vous avez consacré vos veilles à un ouvrage que vous avez cru devoir être utile à la jeunesse ? Vous ne vous attendiez pas qu'on dût dire un jour que vos travaux n'ont servi qu'à amollir & à rendre incapables de tout les jeunes gens que votre but était cependant de rendre plus parfaits. O vous Voltaire , vous d'Alembert , vous Diderot , que vous étiez à plaindre ! Vous vous étiez amusés jusqu'à présent à des hochets peu dignes d'un homme ; vos livres immortels n'étaient que des jeux d'enfans ; & ce vaste corps de connaissances , où vous rassemblâtes jour & nuit tout ce que vous crûtes utile , instructif & agréable , ce chef-d'œuvre de l'esprit humain , cet ouvrage immense , créé par vos mâles génies , n'était sans doute qu'une niaiserie qui ne pouvait amuser qu'un esprit puérile. Rougis de ton bonheur , géometre fameux , philosophe profond , qui fus embellir par ton style les matieres les plus abstraites , qui , dans le discours que la raison dicta pour être à la tête de cet ouvrage immense , as si bien suivi l'enchaînement de nos connaissances , la réputation que les lettres t'ont procurée ne peut être qu'avilissante ! Te voilà déshonoré , toi Voltaire , qui fus touché des pleurs d'une famille inno-

sente, condamnée & flétrie par un arrêt injuste autant que fanatique, & plaides pour elle aux yeux de l'univers; qui retiras chez toi & secourus de ta plume & de tes bienfaits la niece d'un grand homme que tu avais égalé ! C'est en vain que tes écrits respirent l'humanité dont tu donnes des exemples aussi souvent que des préceptes : tu as fait des livres , malheureux ! te voilà marqué du sceau de l'infamie ! . . . Et toi , jeune poète aussi aimable que facile , qui , sans fréquenter les sentiers austères & épineux de la philosophie , comme ceux que je viens de nommer , as déjà su te faire un nom à la fleur de ton âge , Cubieres ! O mon tendre ami , toi , dont la muse élégante & voluptueuse nous rappellera un jour l'*Ovide Français* , le poète des amours , Dorat , que la mort vient d'enlever au milieu de ses triomphes , malgré les cris de l'amitié éplorée & des grâces éperdues ! Vous encore , digne émule de Corinne & de Sapho , séduisante Beauharnais , dont celui de qui vous pleurez la perte avec nous , a si bien dit :

Unissant l'ame & la raison ,
Afin d'en être plus parfaite ,
Elle aura l'esprit de Ninon ,
Avec le cœur de la Fayette.

Vous que j'appellerais une dixième muse , si vous ne réunissiez pas en vous seule les talents des neuf autres , c'est donc en vain que par votre esprit , par vos talents ,

vous vous êtes distingués tous les deux des autres personnes de votre rang , & vous Beauharnais de celles de votre sexe ; c'est une chimere , hélas ! que vous avez embrassée tous les deux ; la littérature n'est qu'une erreur , *c'est la plus folle des vanités*. Philosophes , orateurs , historiens , poètes , & vous tous héros qui vous êtes fait un honneur d'entrelacer les lauriers que vous avez moissonnés dans les champs de Mars avec ceux qu'Apollon dispense à ses favoris ; qui , couronnés par les mains sanglantes de la Victoire , avez eu la noble ambition de l'être encore par les mains vierges des Muses ; vous dont elles ont fait la plus douce occupation dans votre retraite , Scipion & Condé ; sages de tous les tems , politiques de tous les siècles , je vous invoque tous ! Auriez-vous jamais pensé que dans un âge aussi instruit & aussi poli que le nôtre , quelqu'un pût s'écrier , en parlant des lettres , *c'est la plus mauvaise occupation que Dieu ait donnée aux enfans des hommes* ! Encore si ce déclamateur sophistique eût parlé de l'abus des lettres ! Car de quoi n'abuse-t-on pas ? *On abuse de tout* , dit Platon , *même de la vertu*. Mais il suffit , pour défendre la littérature , que le bien qu'elle fait surpasse le mal qu'elle peut faire. O vous , peres & meres , écoutez-moi : élevez vos enfans dans l'amour de la vertu & dans la haine du vice : accoutumez-les à respecter , dans tout ce qu'ils feront , le gouvernement , la société & les mœurs ; mais montrez-leur en même tems les lettres

comme une occupation utile & agréable , qui remplira leurs loifirs , qui allégera pour un moment le fardeau de leurs charges ; comme un moyen de faire part à leurs concitoyens des réflexions qui peuvent servir à leur bonheur ; & vous ferez enchantés , fur la fin de vos jours , de voir le cœur de ces doux fruits de votre hymen fe manifefter dans leurs écrits , leur ame , afyle de la vertu , s'y déployer toute entiere... Ah ! lorsque les applaudiffemens que chacun s'empreflera de donner au bon ufage qu'ils feront de leurs talens retentiront dans votre fein , vous vous écrierez alors , comme la mere des Gracques , en montrant vos enfans , *voilà ma parure !*



Penfées diverfes , ou mon quart-d'heure de rêverie.

LA paffion de l'amour refsemble affez à la petite vérole ; on ne l'a ordinairement qu'une fois en fa vie.



LA plupart des hommes font des femmes ce que celles-ci font de leurs petits chiens. Cela fert d'amusement , de défoeuvrement : mais les femmes font plus folles ; elles préfèrent souvent ces animaux à leurs amans.



BELISE vient voir **Cydalife** ; elle l'embrasse & lui fait mille amitiés. Dans le cours de la vifite , ces deux

femmes se tutoient , & elles arrangent même une autre occasion de se revoir. Bélise sort , vole chez Araminté jouer le même personnage , & s'amuser aux dépens de Cydalise qu'elle tourne en ridicule. Ne blâmez pas tout-à-fait Bélise ; elle prend sa revanche sans le savoir : car Cydalise , après que son amie a quitté son siege , s'est égayée sur son compte avec les personnes qui restaient chez elle. C'est une singulière chose que l'amitié des femmes.



LORSQUE je vois nos militaires décorés de rubans rouges ou bleus , je me représente des Iroquois ou des Illinois portant en triomphe les chevelures des ennemis qu'ils ont égorgés. Tous les ordres ont été institués pour récompenser des assassins & des brigands. Quand en consacra-t-on un nouveau pour honorer la vertu ?



LA franche-maçonnerie avait , dit-on , pour but dans son principe de rappeler les hommes à leur première condition , celle de l'égalité. Sans faire remonter , comme font les frères enthousiastes , son origine à Salomon , elle paraît avoir succédé aux saturnales , ou aux mystères d'Eleusis (a). Aujourd'hui

(a) *Est & fidei tuta silentio*

Mercès , vetabo qui Cereris sacrum

Vulgabit arcana , sub iisdem

Sit trabibus , fragilemque mecum

Solvat Phaselum.

HOR.

que cette espece d'association n'est plus de mode & qu'elle est même tombée en discrédit , les maisons de plaisir vulgairement appellées *petites maisons* , & les maisons de jeu semblent avoir remplacé les loges ; du moins y jouit-on du grand privilege de la *maçonnerie*. On y voit assis à la même table, le prince , le magistrat & le marchand ; le duc , le financier , le boucher & le chanteur d'opéra. Qu'on ose à présent taxer le François de hauteur !



UNE fille qui fait trafic de ses charmes va , à l'insu de son riche entreteneur, gagner quelques louis de plus chez une entremetteuse. Le financier l'apprend & se met en fureur. Il a tort ; la liberté est l'ame du commerce.



LES opérations de l'esprit, le succès du travail, dépendent absolument de la disposition instantanée des organes ; cette disposition des organes, heureuse ou malheureuse , tient le plus souvent à la qualité de la digestion ; celle-ci , à son tour , soit bonne , soit mauvaise , provient ordinairement (sur - tout quand il n'y a pas eu d'excès) , de la maniere dont les alimens ont été préparés : donc un homme d'esprit doit la plupart du tems ses idées à la science d'un bon cuisinier. O vous , fameux président Hénaut , vous qui possédiez l'homme le plus habile dans cet état important , je ne m'étonne plus si j'ai vu tant de
gens

gens de lettres *sicut novella oliverum in circuitu mensa
tua.*

Si vous songiez, Alcidor, à ce que risque une femme quand elle répond aux desirs d'un amant, vous seriez persuadé qu'on ne saurait avoir pour elle trop d'amour & de reconnaissance. — De l'amour ! De la reconnaissance ! Mots que tout cela. Croyez - moi, Almedon, quand elle vous cede, le tempérament fait alors la moitié de la besogne. — Rare découverte ! Eh, le beau doute que si elle était de marbre, elle ne vous accorderait rien ! — Eh bien ? — Eh bien ! quand cela serait, en profitez - vous moins ? — D'accord ; mais elle y est au moins pour moitié, & alors, ... — Ah ! je le vois ; les ingrats trouvent toujours mille raisons pour échapper à la reconnaissance.

NOUS voyons souvent tomber sur la scène des piéces nouvelles, meilleures sans contredit que beaucoup d'anciennes qui sont restées au théâtre & qu'on joue habituellement. Pourquoi cela ? C'est que le public actuel, que notre richesse dramatique a rendu plus difficile en matière de goût, ne vient aux piéces anciennes, quelles qu'elles soient, que dans le dessein de s'amuser, & qu'il n'assiste aux nouvelles que pour juger. Cette différence dans les dispositions de son esprit, fait qu'il ne songe pas à siffler une piéce qui a pour ainsi dire la possession de lui plaire sans rien redouter ;

Juin 1781.

F.

& que lors des piéces nouvelles , une comédie , par exemple , il est à l'affût de la moindre plaisanterie pour la juger , & non pour en rire.

Il arrivera même que telle nouveauté n'aura pas réussi , qui remise au théâtre un an après , fera le plus grand plaisir. Si j'avais besoin de prouver ce que j'avance , je pourrais citer *Adelaïde du Guesclin* , tragédie de Voltaire. Ce drame fit peu d'effet la première fois qu'on le donna : on le présenta ensuite sous le titre de *Duc de Foix* ; en y changeant une centaine de vers : il fut bien accueilli ; on le redonna enfin sous son premier titre & comme on l'avait joué lors de sa naissance , & il eut pour cette fois plus de succès encore qu'il n'en avait eu sous le travestissement de *Duc de Foix*.

UN grand seigneur se laisse prendre la main par un comédien , & tutoyer par une *fille* , à peu près comme un chasseur se laisse lécher par son chien.

IL est doux de se venger , dit-on ; je crois que cela peut être un friand ragoût , mais je crois en même tems qu'on ne peut pas en goûter qu'on n'en ait sur-le-champ une violente indigestion.

IL n'est pour se haïr que d'être un peu parent.

Ce vers plaisant est-il vrai ? Pas toujours. Je pense cependant , que lorsque deux parens viennent à se haïr ,

ils y mettent double dose , & qu'ils se détestent en conscience.

L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frere.



DANS les mariages des grands la fortune remplace la noblesse. La plupart de nos femmes qualifiées ont en cela quelque rapport avec nos beaux papillons. Ceux-ci tirent presque tous leur naissance d'une très - laide chenille.



VINGT têtes , vingt avis ; nouvel an , nouveau goût.

Si tous les hommes avaient les mêmes opinions , on n'écrirait plus , on ne disputerait plus , on ne se déchirerait plus dans de petits libelles charmans & pleins de noirceur. En vérité , ils seraient privés d'un grand plaisir.



LA guerre du Péloponèse , cette guerre fameuse qui dura vingt-sept ans , fut causée , si l'on en croit Aristophane , par l'enlèvement de deux courtisannes , élèves d'Aspasie. Aujourd'hui la police de Paris fait conduire tous les mois une centaine de ces malheureuses à l'hôpital ; personne ne prend les armes , personne ne s'en inquiète. On y verrait , je crois , renfermer les demoiselles Dut. . . Gran... Der.... Céc... Tur.... &c. on n'en ferait que rire. Vantez - nous à présent la chevalerie française !



A voir la plupart des journalistes louer les personnes en place quand elles sont auteurs, & ceux qui tiennent le premier rang dans la littérature , je serais tenté de les prendre pour ces gens qui vont tambouriner à la porte de ces heureux qui ont gagné un lot à la loterie.



A la honte des mœurs & de la vertu , les femmes galantes ont plus de goût & sont généralement plus passionnées pour les arts que les femmes sages & honnêtes. J'invoque sur cela le témoignage de nos célèbres artistes. Cette différence naît, je crois, de ce que la sensibilité physique est plus fréquemment & plus vivement exercée chez les unes que chez les autres. D'après cette réflexion , j'irai jusqu'à dire qu'il est moralement & même physiquement impossible de devenir un très-habile artiste ou un très-grand poète , si l'on n'a pas le cœur fortement enclin aux plaisirs de l'amour.

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'enflammer,
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on fait bien aimer.

Une ame froide rend l'imagination stérile ; & cette réflexion me conduit nécessairement à une idée que je crois vraie , & que je vais réduire en vers :

Une austère sagesse est nuisible aux talens.

On me dispensera aisément , je crois , d'appuyer par des raisonnemens ce que je viens de dire ; mais

Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.



EN France, une loi aussi sage qu'indispensable défend le duel, & l'on tolère des gens qui démontrent méthodiquement la manière d'assassiner son adversaire suivant les règles de l'art. Cette loi prononce la peine de mort contre quiconque aura la témérité de la violer, & l'on autorise des gens qui enseignent les moyens de l'enfreindre, on a même été jusqu'à leur accorder des lettres de noblesse au bout de vingt ans de cet abominable exercice. (a) J'ai vu davantage. Ces leçons meurtrières sont devenues une partie des amusemens publics. Des affiches, à cet effet, répandues avec profusion aux coins des rues, sur les ponts, & aux portes des jardins publics & des spectacles, ont attiré, il y a quelques années, tout Paris dans une salle embellie par le luxe & l'élégance, & là, des prévôts de salle, des soldats, en veste blanche, casqués, gantés. . . . Mais ne nous appesantissons pas davantage sur des contradictions aussi injurieuses à l'humanité, &

(a) Je ne conçois pas comment le gouvernement a pu permettre l'établissement d'une compagnie de *maîtres en fait d'armes*. Ces gens-là enseignent la manière de commettre avec sûreté le premier des crimes sociaux, celui de se faire justice soi-même. Quel est donc le degré d'utilité qu'ils pourront opposer à cette infraction aux loix, dont ils sont la cause médiate ?

fixons nos idées sur des images plus fraîches & plus riantes.



Si les procès criminels étaient publics , & si l'on donnait des orateurs aux accusés , ah , que la profession d'avocat serait grande & respectable ! Je n'en voudrais pas exercer d'autre , eussé-je dans le choix une liberté illimitée.



UN bonze Chinois, convaincu d'avoir eu commerce avec une femme , est puni très - sévèrement. Ses confreres sont ses bourreaux , & vengent , en apparence , l'injure faite à leur secte , en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes , ou qu'ils brûlent de commettre ; semblables encore en cela aux Lacédémoniens qui châtaient non le vol , mais la mal-adresse du voleur , à se laisser prendre sur le fait. On met au col du coupable bonze un ais fort pesant , & on le traîne par la ville pendant une lune entière , en le frappant continuellement.

Si l'on employait parmi nous le même châtiment contre de pareils délinquans , il ne resterait pas fort souvent une quantité suffisante de serviteurs de l'autel pour remplir les obligations de cet état. Vive la tolérance !



JUSQUES vers la fin du sixieme siecle de Rome , l'art oratoire n'avait été professé que par des affranchis.

Blandus, chevalier Romain, fut le premier d'une condition relevée qui en donna des préceptes. C'est ce qui avait fait dire au pere du fameux Sénèque, le premier des philosophes Romains : « Je ne conçois pas comment il est honteux d'enseigner ce qu'il est honnête d'apprendre. » Les instituteurs ne sont pas de nos jours plus respectés ni plus considérés que ceux de l'ancienne Rome. Ce sont des plébéiens que l'on voit chargés de former aux sciences & à la vertu les hommes qui doivent un jour rendre la justice au nom de leur maître, l'arder dans les combats, marcher à la tête de ses armées, ou le représenter chez les puissances voisines. Loin d'être ennoblis par le prince, leur profession au contraire est méprisée, tandis que des maîtres en fait d'armes, des maîtres de danse, de cheval & de voltige, sont parmi nous des messieurs de bonne compagnie.

ON dit communément que la poésie, la peinture & la musique sont sœurs. Si la consanguinité est prouvée, il faut avouer que la poésie est l'aînée, & même que les deux cadettes sont nées d'un autre lit. Apollon donna le jour à la première. . . Réclame qui voudra la paternité des deux autres.

TOUTE ame sensible doit aimer les fleurs; c'est après la femme ce que la nature a créé de plus agréable & de plus séduisant. Il y a tel amant, moi, par

exemple, qui restera une heure entière à contempler une rose. Ce sont des choses qui se sentent ; & qu'on ne peut exprimer.

Le JOUR du présent sans soin & sans fatigue, est sagesse ; se dessécher le cerveau pour attraper l'immortalité, est folie. Que nous importe, hélas ! quand nous serons cent pieds sous terre, que l'on sache si nous avons existé ou non ?



Lettre aux éditeurs.

MESSIEURS. La narration que vous avez insérée dans votre Journal du mois d'avril dernier, concernant ce qui s'est passé à Genève durant la nuit du 5 au 6 février 1781, est véridique à quelques égards ; mais en la lisant attentivement, il est difficile de n'y pas trouver bien des traits qui se ressentent du parti que l'auteur a embrassé dans les divisions de Genève, ou du moins des relations qu'il y soutient, & chez lesquelles il a probablement puisé ses informations.

Puisqu'il est du devoir de l'annaliste de la Suisse de rapporter les faits les mieux avérés, relatifs à un événement aussi intéressant que singulier, vous me permettrez, Messieurs, de vous faire appercevoir dans le récit de l'anonyme quelques faits altérés & quelques réticences défavorables aux *représentans*, dans lesquelles

cet auteur est tombé , tandis qu'il s'est appesanti sur des détails minutieux pour justifier , ou du moins pour atténuer les faits dont les *négatifs* (a) se trouvent notoirement chargés.

J'appelle de ce nom , Messieurs , les mêmes personnes que notre auteur désigne sous le nom de *constitutionnaires* ; nom que leurs chefs avaient en effet donné à leur parti dans un tems où ils voulaient persuader que leur but était de défendre la constitution de l'état , mais qui ne saurait plus leur convenir depuis que par des démarches solennelles , telles que leur déclaration du 9 novembre 1780 , ils ont manifesté l'intention d'y faire les plus grands changemens.

Dès que l'auteur jugeait à propos de parler du cercle que quelques représentans avaient établi à la *Tartasse* , dès qu'il croyait devoir observer que ci - devant tous les cercles représentans étaient loués dans le bas de la ville , il n'aurait pas dû omettre que depuis 1770 les natifs & habitans n'avaient aucun cercle politique ; que cependant les négatifs engagerent ceux de leur parti à en former quelques - uns dans le haut de la ville , à une assez grande distance de leurs quartiers , dont un

(a) Les *négatifs* sont ainsi nommés parce qu'ils se sont toujours montrés les partisans d'un prétendu *droit négatif* , au moyen duquel les petit & grand conseils prétendent avoir la faculté d'être eux-mêmes les juges des contraventions aux loix qu'ils peuvent commettre , & de décider si les affaires dont le conseil général s'est expressément réservé la connaissance , doivent ou non lui être portées.

était à la petite place qui est en-haut de la Tour de Boël ; qu'ils reçurent dans un autre de leurs cercles , situé dans le voisinage , à la place du Grand-Mezel , comme amis & commensaux journaliers , un nombre considérable de ces mêmes natifs , habitans & étrangers du plus bas ordre ; qu'ils fournissoient ouvertement aux principaux frais de ces cercles , aux vêtemens & aux plaisirs de ceux qui venaient s'y rendre ; qu'ils vivaient avec eux dans la plus intime familiarité , & que ce fut ces mesures & les vues qu'elles annonçaient , (*a*) qui déterminèrent quelques représentans à former à la Tartasse le cercle du Coup-d'œil ou de

(*a*) Ceux qui connaissent la ville de Geneve savent qu'elle est divisée en ville haute & ville basse , que le haut de la ville est plus particulièrement habité par les négatifs , & le bas par les représentans , d'où sont venues les dénominations de *gens du haut* & de *gens du bas*.

Il y a huit avenues principales qui conduisent depuis le *bas* jusqu'au *haut* de la ville ; savoir , la Treille , la Tartasse , la Cité , la Tour de Boël , la Pelissierie , le Perron , les Barrières , & le Bourg de Four.

Or les négatifs avaient tellement disposé leurs cercles & ceux de leurs adhérens , qu'ils pouvaient facilement garder ces différentes avenues , & exécuter ainsi le plan d'enceinte formé en 1714 par quelques magistrats.

En effet , le principal cercle négatif , le plus ancien de tous , celui qui a toujours eu la plus grande part aux entreprises aristocratiques , le cercle dit de *Montréal* , est placé dans la rue neuve de Saint-Germain , sur le sommet de la colline , & parfaitement à portée d'en défendre l'accès du côté de la Treille.

Le second de ces cercles , celui de la *Maison-Labat* , est aussi sur la colline , près de la place du Grand-Mezel ; il a

l'Observatoire , ainsi nommé parce que ceux qui le fondèrent s'étaient proposé d'observer de cet endroit les mouvemens de leurs adversaires.

une terrasse qui domine la porte Neuve , l'entrée du Parc d'artillerie , & la montée de la Tartasse.

Un troisième , composé d'une partie des jeunes gens négatifs , & particulièrement de ceux qui servent le corps des canonniers & des bombardiers , était placé très-près du précédent ; & par la facilité qu'il avait de communiquer au bas de la Tartasse , il pouvait fort aisément se saisir du Parc d'artillerie & de la porte Neuve. C'est dans ce cercle , nommé *le cercle de l'Artillerie* , & dans celui de la Maison-Labat , que les adhérens des négatifs furent plus particulièrement admis depuis l'établissement du cercle de l'*Observatoire*.

Un quatrième cercle , uniquement composé de la plupart des adhérens du parti négatif , était placé au haut de la *Tour de Boël* , très-près du déboucher de cette rue dans celle de la Cité ; il pouvait seul garder le passage de ces deux rues & de la Tartasse.

Un cinquième cercle , composé de la plupart des jeunes négatifs , & sur-tout de ceux qui prenaient le plus de part aux dissensions , était placé dans la maison *Diodati* , sur la plate-forme qui est au haut du Perron , & à une très-petite distance de l'avenue de la Pelissierie & de celle des Barrières.

Un sixième cercle , composé des adhérens du même parti , était placé au *Bourg de Four*.

Quelques autres étaient dispersés , comme autant de corps avancés , au bas de la Cité , dans les rues basses , derrière le Rhône & à Rive ; mais dans les momens critiques , ceux qui les composaient avaient coutume de se rendre dans quelqu'un des six autres cercles qui formaient l'enceinte au sommet de la colline.

D'après cette disposition , fortuite ou préméditée , quel qu'un pourrait-il blâmer ceux des représentans qui pensèrent à placer un lieu d'observation à portée de cette enceinte dans laquelle les négatifs paraissaient avoir mis toute leur confiance , parce qu'elle leur facilitait également l'attaque & la défense , & depuis laquelle , vu l'immense avantage du

Si l'on en croit l'auteur, il semblerait que ce fut l'établissement de ce nouveau cercle qui donna lieu aux négatifs de *faire des patrouilles*, & qu'ils ne les firent qu'après avoir demandé au gouvernement la permission de le surveiller ; cette idée serait absolument contraire aux faits. Vous savez, Messieurs, la demande que fit M. Gabard, chargé d'affaires de la cour de France, *d'une satisfaction prompte & éclatante*, contre M. du Roveray, procureur général de la république, pour une remontrance dans laquelle ce magistrat avait plaidé la cause des loix & de l'indépendance de la patrie : cette demande, annoncée depuis près de quinze jours par divers négatifs, fut notifiée au seigneur premier syndic de la république, le 3 janvier à quatre heures du soir ; & dès ce moment tous les négatifs & leurs partisans en furent informés, ils s'assemblerent d'abord dans les rues, puis dans leurs cercles, firent des patrouilles nombreuses toute la nuit dans la ville, armés d'épées, de sabres & de longs bâtons ferrés. Ces mouvemens donnerent des inquiétudes à quelques citoyens qui avaient soupé ensemble ce soir-là ; ils en chercherent la cause, ils l'apprentirent & se déterminèrent à passer la nuit pour observer les démarches de leurs adversaires. Les patrouilles négatives

lieu, ils auraient pu écraser les représentans, si la vigueur dans l'exécution eût égalé chez eux la disposition à former des intrigues ?

étaient particulièrement dirigées autour de la maison du magistrat menacé. A quatre heures du matin la populace de ce parti, au nombre de trois à quatre cents personnes, était attroupée sous ses fenêtres. Dans quel but ? on l'ignore ; mais s'ils le supposaient capable de chercher à s'évader, ils connaissaient bien peu la juste confiance que le sentiment d'avoir fait son devoir peut donner à l'homme vertueux.

Le lendemain ces patrouilles continuèrent dans le jour de la part des négatifs seuls : les représentans, inquiets de ces dispositions, en firent aussi les nuits suivantes ; c'est seulement quelques jours après que le cercle de l'*Observatoire* fut établi.

Vous avez su, Messieurs, la résolution que prit le conseil, sur la demande de la cour de France, de s'en rapporter à sa volonté ; vous avez su la réponse de cette cour qui demandait que la remontrance du procureur-général fût *brûlée par la main du bourreau*, que ce magistrat fût *destitué de tous ses emplois, & déclaré incapable d'aucune charge*. Vous savez sans doute que le conseil adhéra en moins d'un quart d'heure à cette demande, sans suivre à l'égard du ministre des loix aucune des formes qu'elles prescrivent pour le dernier même des particuliers, sans même être informé des traits que la cour de France avait trouvés reprehensibles. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que ce fut un des chefs des constitutionnaires, M. le comte de Gallatin, colonel à la suite d'un régi-

ment Allemand au service de France , qui partit le 8 janvier de Geneve pour porter en cour les dépêches de M. Gabard , & qui le 16 du même mois lui rapporta cette réponse , d'après laquelle toutes les formes constitutionnelles ont été violées dans la destitution d'un des principaux magistrats de l'état.

Mais revenons aux patrouilles. Le conseil avait fait le 5 janvier une publication pour *défendre toutes celles qui ne seraient pas autorisées par le gouvernement*. Les représentans s'y soumirent ; mais les négatifs ayant continué les leurs malgré la défense , les représentans furent obligés de les reprendre. C'est alors que se moyenna entre quelques personnes des deux partis , sous les yeux du syndic de la garde , un mode de vivre pour que ces patrouilles se fissent en quelque façon de concert. Un pareil traité , inutile en lui-même , donnant une apparence de réalité à cet état de trouble dans lequel les négatifs avaient intérêt de représenter la république , ne pouvait convenir aux citoyens ; & quoiqu'on puisse dire de l'influence de ce qu'on se plait d'appeler à Geneve *les démagogues* , il fut rejeté à l'instant par un nombre considérable de citoyens à qui il fut proposé , & désapprouvé ensuite par la grande pluralité qui d'abord n'en avait pas eu connaissance.

(*La suite au Journal prochain.*)





Couplets sur un mariage.

Air : C'est la fille à Simonette.

ON dit qu'une loterie
N'offre pas plus de hasards
Que ce nœud dont pour la vie
On s'enchaîne des deux parts.
Couple heureux , fidele & sage ,
Vous n'êtes pas dans ce cas ;
On tire avec avantage
Quand l'amour conduit le bras.

La justice en vain s'empresse
A sceller de si doux nœuds ,
Les actes que l'amour dresse
S'exécutent beaucoup mieux :
On entend mieux son langage
Que les termes de Cujas ,
Et sans aucun verbiage
Il cimente les contrats.

L'amour aujourd'hui s'oblige
A vous rendre heureux tous deux ,
Cette nuit l'amour exige
Que l'on remplisse ses vœux ;
Demain il sera plus sage ,
Mais gardez qu'il ne soit las ;
Jeunesse a cœur à l'ouvrage ,
Et l'amour force le pas.

Dans neuf mois l'amour espere
 Voir éclore un fruit nouveau ;
 Jeune époux , c'est votre affaire,
 L'amour a mis son bandeau :
 De tous les fruits du ménage
 Le fripon profitera ;
 Nous en aimerons le gage
 S'il ressemble à son papa.

Par M. l'abbé AUBERT, rédacteur
 en chef des affiches de Paris.



*A madame de *** , en lui envoyant pour ses étrennes
 deux œufs de parilage dans un petit panier.*

RECEVEZ ce présent dont le prix est extrême ;
 De la veuve c'est le denier :
 Heureux qui , pour l'objet qu'il aime ,
 Met tous ses œufs dans un panier !

Par M. le chevalier DE BOUFFLERS.



T A B L E.

<i>Lettres d'un voyageur Anglais, &c.</i>	Page 3
<i>De la vérité, ou les mystères du christianisme approfondis radicalement & reconnus physiquement vrais.</i>	16
<i>Les Dangers de la calomnie, &c.</i>	20
<i>De la littérature allemande, &c.</i>	33

T H É A T R E S.

<i>Comédie française. Ouverture.</i>	51
P I E C E S F U G I T I V E S.	
<i>Réflexions sur la littérature.</i>	56
<i>Pensées diverses, ou mon quart-d'heure de rêverie.</i>	78
<i>Lettre aux éditeurs,</i>	88
<i>Couplets sur un mariage.</i>	95

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. On écrit de Sifmis qu'on a essuyé dans les environs un ouragan terrible qui a duré depuis le 1 mars jusqu'au 8, & dont les suites ont été très-funestes. Plusieurs navires chargés & non chargés ont péri, ainsi qu'une grande quantité de batfchs. Un seul berger a perdu trois cents moutons; & dans le village de Telmin, deux cents chevaux ont été jetés dans l'eau, sans qu'on ait pu les sauver. Beaucoup de maisons ont été endommagées, plusieurs ruinées, & les eaux ont tellement monté en quelques endroits, que les voyageurs ne peuvent traverser certains districts sans exposer leur vie.

On a appris que le bacha de Bagdad, à force de soins & de travaux, se flatte de parvenir à changer le lit de l'Euphrate, & à se servir des eaux de ce fleuve pour opposer une barrière aux Arabes, dont les incursions fréquentes dans la province sont fort onéreuses aux habitants.

La Perse est de nouveau en proie aux malheurs d'une guerre civile. Saddik-Kan, qui avait réussi à chasser Murat-Kan, son compétiteur, & qui s'était emparé des rênes du gouvernement, vient d'être battu par les troupes que ce dernier était parvenu à rassembler; de sorte que Saddik-Kan se trouve aujourd'hui occupé à ramasser les débris de son armée &c. à

Juin 1781.

G

chercher les moyens de la renforcer , pour pouvoir s'opposer aux progrès de son adversaire.

Yfet-Mehemet-Bacha, nouveau grand visir, est arrivé le 16 avril à Scutari, où on lui a fait une réception brillante; il s'est rendu ensuite au ferrail avec un cortège nombreux, & le grand-seigneur lui a remis les sceaux.

La peste s'est manifestée de nouveau depuis le milieu d'avril dans cette capitale, & a pénétré jusqu'à l'hôtel de l'ambassadeur de Venise, où il est mort un domestique.

R U S S I E.

Pétersbourg. L'impératrice, attentive au bien de ses sujets, a déclaré libre le commerce des bois de Kola, qui peut devenir dans la suite un objet très-important. Elle a également accordé à la ville d'Onega l'entrée & la sortie de toutes sortes de productions & de marchandises étrangères, qui ne paieront que le même droit qu'elles paient à Archangel. Cet avantage ne regarde que les marchandises dont l'entrée & la sortie n'ont pas été défendues par des ordres particuliers.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur est parti le 22 mai pour se rendre dans les Pays-Bas. Son absence doit durer quelques semaines. Pendant ce tems, le prince de Kaunitz est à la tête du gouvernement; mais toutes les affaires importantes doivent être communiquées à l'empereur par-tout où il sera, & S. M. I. enverra sur-le-champ sa décision.

L'empereur, avant de partir pour Bruxelles, a accordé aux juifs établis dans ses états plusieurs privilèges, parmi lesquels sont ceux d'exercer toutes sortes d'arts & de métiers, de s'appliquer à l'agriculture, de fréquenter les universités, & de jouir en général de tous les avantages de la société, comme les autres sujets Autrichiens.

I T A L I E.

Naples. On parle beaucoup ici d'une paix générale avec les états barbaresques. Un envoyé de Tunis en est venu faire la proposition de la part de cette régence & de celle du roi de Maroc. Les ministres d'état se sont assemblés à cette occasion devant S. M. On dit que le général Acton, secrétaire de la guerre & de la marine, goûte fort cette proposition : il a observé que vingt mille ducats sacrifiés chaque année à titre de présent aux puissances Africaines, seraient richement compensés par la sûreté des bâtimens Napolitains, dont elles enlèvent tous les ans quelques-uns ; que d'ailleurs on ferait une épargne considérable par la suppression des monts de piété, institués pour la rédemption des captifs, qui dès lors ne seraient plus nécessaires.

A N G L E T E R R E.

Londres. La cour a publié le 5 de ce mois les dépêches qu'elle a reçues du lord Cornwallis, apportées par le capitaine Broderic, parti de Charles-Town le 2 mai. Il y en a trois : les deux premières sont datées de Guilford le 17 mars, le surlendemain de l'action, & la troisième de Wilmington du 8 avril. Dans la première, le lord Cornwallis rend compte des opérations de ses troupes avant le 15 mars. La relation qu'il donne de cette affaire est conforme à ce que l'on avait déjà publié. Il confirme qu'ayant été atteint & attaqué par le général Green le 15 mars, il est enfin demeuré maître du champ de bataille après une action fort vive, & que l'ennemi a été obligé de passer le gué de Fork-River à trois milles du champ de bataille, & d'abandonner son artillerie.

Depuis ce tems, on débite que ces deux généraux ont encore eu une action le 25 du même mois, & que les Anglais ont remporté une seconde victoire sur

les Américains ; quoique les forces de ceux-ci fussent beaucoup plus considérables.

Il paraît , suivant le rapport de lord Cornwallis , que la première action a coûté deux à trois cents hommes aux Américains ; en quoi il est d'accord avec le général Gréen , qui porte la perte qu'il a faite dans ce combat à deux cents quatre-vingt-dix hommes. Le premier dit avoir perdu dans la marche un lieutenant-colonel & onze hommes , & quatre - vingt - huit tant officiers que soldats blessés ; & dans le combat , quatre-vingt-treize tant officiers que soldats tués , & quatre cents trente-huit blessés ou égarés. La perte des Anglais serait donc beaucoup plus considérable que celle des Américains.

Une gazette extraordinaire de la cour , du 9 de ce mois , a annoncé que le 16 avril le commodore Johnston , se trouvant à l'ancre avec son escadre dans le port Praya de l'isle de Saint-Jago , a été attaqué par l'escadre Française sous les ordres de M. de Suffren. Les Français firent d'abord quelques prises sur des vaisseaux marchands qu'il avait sous son escorte ; mais il les força de les abandonner & de se retirer , après avoir maltraité plusieurs de leurs vaisseaux. Le commodore les poursuivit depuis le moment de leur retraite jusques vers la soirée ; mais divers obstacles l'ayant empêché de continuer sa poursuite , il est rentré dans le port. Cette rencontre , quoique fort vive , n'a pas coûté beaucoup de monde aux Anglais.

L'amiral Digby est rentré le 7 sur le Prince-George. On dit qu'il a ordre de partir pour l'Amérique , où il doit prendre le commandement de l'escadre aux ordres de l'amiral Arbuthnot.

Il s'est fait le 6 une presse sur la Tamise ; mais elle a fourni peu de matelots. On assure qu'il n'y a

pas actuellement un bâtiment d'où l'on puisse en tirer pour les armemens : la plupart de ceux qu'on pourrait prendre sont des étrangers , & le reste est composé de vieillards & d'enfans pour le service du cabotage & du transport du charbon.

F R A N C E.

Paris. Le roi ayant agréé la démission de M. Necker, directeur général des finances , a chargé M. Joly de Fleury , conseiller d'état , des détails de ce département , pour en rendre compte à S. M. Dès que cette nouvelle se répandit le 19 mai , la consternation fut générale , & tous les vrais citoyens sentent vivement la perte de ce grand homme. Il s'est retiré à sa campagne de Saint-Ouen , près de Paris , où les personnes les plus qualifiées sont allées le voir. On fait même qu'il a été dangereusement malade depuis ce tems , & que pendant que l'on a eu des inquiétudes sur l'issue de sa maladie , non-seulement les grands , mais aussi le public en général ont témoigné l'intérêt qu'ils prenaient au rétablissement de sa santé. Il est actuellement hors de danger.

D'après des avis arrivés à Cadix par un navire Hollandais venant de Batavia , il paraît que la situation des Anglais est toujours des plus critiques. Hidet-Aly-Kan continue à les serrer de fort près. Plusieurs autres princes Indiens se joignent à lui , pour se venger des torts qu'ils prétendent que les Anglais ont eus à leur égard.

P O R T U G A L.

Lisbonne. Le conseil d'état & les juges députés pour la révision du jugement rendu en ce pays sous le dernier règne contre plusieurs sujets de ce royaume , à l'occasion de l'attentat commis contre la personne du roi , s'étant assemblés pour la dernière fois le 7 du mois d'avril au palais royal , & ayant fait jusqu'à trois

heures du matin la plus longue & la plus sérieuse discussion de cette affaire, décidèrent unanimement, & déclarèrent que les personnes tant vivantes que mortes, qui ont été condamnées, exilées ou emprisonnées, en vertu de la sentence du 12 janvier 1759, étaient toutes innocentes du crime dont on les avait accusées.

P R O V I N C E S - U N I E S .

La Haie. Les papiers publics de ce pays annoncent depuis quelque tems, que l'amiral Rodney a fait une tentative sur Curaçao, qui ne lui a point réussi; mais cette nouvelle paraissait être vague, & était venue par la voie de Portugal. D'autres avis, aussi peu fondés que les premiers, assurent que les Anglais, après avoir fait une tentative à Surinam, ont été repoussés; pendant que d'un autre côté l'on prétend que les Berbices se sont soumises & rendues aux mêmes conditions qu'Essequibo & Demerary; en sorte que c'est au tems à fixer nos incertitudes à cet égard.

Le peu d'activité des chantiers de la république excite les plus vives réclamations de la ville d'Amsterdam, qui a dû remettre à la dernière assemblée des états de Hollande & de West-Frise un mémoire très-fort & très-énergique, pour demander que l'on fasse les recherches les plus exactes sur les causes qui ont si long-tems retardé les armemens dans nos ports, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre: ce qui a donné aux ennemis de l'état le tems de nuire essentiellement au commerce de la république, & de lui enlever ses possessions.

Mais outre cette première démarche, la ville d'Amsterdam a chargé deux de ses bourguemâtres & son conseiller-pensionnaire, de faire de vive voix, sur le même sujet, des représentations au prince Stathouder, dans une audience particulière qu'ils eurent de S. A. S.

& ils les ont réitérées par écrit dans un mémoire envoyé de la part de cette ville au conseiller - pensionnaire de la province , & portant en substance : qu'en rendant toute justice aux bonnes intentions de S. A. S. on ne pouvait se dispenser de lui déclarer que , suivant l'opinion générale , M. le duc administrateur était tenu pour la première cause de l'état misérable & défectueux où le pays se trouve à l'égard de sa défense ; de toute la négligence de devoir qui a eu lieu à ce sujet , & de toutes les mesures perverses qui ont été prises depuis long - tems , avec toutes les suites fatales qui en ont résulté ; & qu'on pouvait assurer S. A. S. que la haine & l'aversion de la nation pour la personne & le ministère du duc étaient montées au point qu'il y avait à craindre les événemens les plus fâcheux & les plus désagréables pour le bonheur public & la tranquillité générale , &c. D'où l'on concluait qu'il convenait d'éloigner M. le duc de la direction des affaires , de la personne & de la cour de S. A. S. comme étant un obstacle au rétablissement de la bonne harmonie , si nécessaire entre S. A. S. & les principaux membres de l'état , &c.

La même ville d'Amsterdam a présenté un autre mémoire aux Etats - généraux , sur l'importance & la nécessité d'un traité de commerce avec l'Amérique , & ce mémoire doit avoir été appuyé des villes de Harlem & de Dordrecht. On ne croit pas que la république ait d'autre parti à prendre , puisque la réponse de la Russie , sur la demande des secours stipulés par le traité de neutralité armée , se fait attendre si long - tems ; ce qui ne présage rien de favorable aux vues des Hollandais.

